



**Forum européen de clôture
Nature for City LIFE**

Nice, le 15 juin 2022

SOMMAIRE

1. Allocutions d'ouverture.....	3
2. Retour sur le projet Nature for City LIFE – Cheminer le projet	9
a) La jungle des capteurs	13
b) La grande traversée de la formation	18
c) Et au milieu coule un MOOC	24
d) Les pas de côté	27
e) Des constructions comme CAIRN	33
f) Le belvédère des enquêtes	36
g) La suite du chemin	36

Le forum est ouvert à 9 heures 35.

Julien DEZÉCOT, Directeur de publication du magazine « Sans transition ! » : Bonjour à toutes et à tous. Soyez les bienvenus au Forum de clôture du programme Nature for City LIFE, après cinq années de travail, de long travail, dédié à la nature en ville.

Ce programme est coordonné par la Région Sud depuis 2017 et cofinancé par la Commission européenne. Il associe les trois métropoles régionales Aix-Marseille Provence, Nice Côte d'Azur et Toulon Provence Méditerranée, ainsi que la Ville de Marseille et le Laboratoire Population Environnement et Développement de l'Université d'Aix-Marseille, AtmoSud et le Bureau des Guides du GR 2013.

Je suis Julien DEZÉCOT, Directeur de publication du magazine « Sans transition ! », revue régionale qui explore les initiatives en faveur de la transition écologique. Nous avons justement réalisé un cahier spécial dédié au programme Nature for City LIFE dans le prochain numéro de la revue qui sortira fin juin.

Avant de démarrer les échanges, le temps que les dernières personnes s'assoient, j'ai le plaisir d'avoir trois élus à mes côtés, qui vont ouvrir ce forum de clôture. Je vais tout d'abord passer la parole à Mme Magali ALTOUNIAN, Adjointe au Maire de Nice et Présidente de la Commission Europe à la Région. Mme ALTOUNIAN, c'est à vous.

1. Allocutions d'ouverture

Magali ALTOUNIAN, Adjointe au Maire de Nice, Présidente de la Commission Europe à la Région Sud : Bonjour à toutes et à tous, je suis très heureuse d'être parmi vous ce matin. Ma chère Anne, mon cher Richard, vous êtes aujourd'hui à la Maison de l'Étudiant — je sais que Richard a prévu d'en dire quelques mots — qui est un projet phare de la Ville de Nice et de la Métropole Nice Côte d'Azur.

Nous sommes réunis autour du fameux projet Nature for city LIFE, qui a commencé voici cinq ans. Je n'étais pas encore élue à cette époque et je n'en revendique pas la maternité, mais c'est un exemple concret de ce que l'Europe peut faire pour nos concitoyens. Je pense que cela mérite vraiment d'être expliqué et d'être dit haut et fort. C'est un projet qui vise à développer et à valoriser la nature en milieu urbain, en ville. Vous aurez des exemples très concrets.

Ce projet appartient au fameux programme LIFE. C'est une première initiative que la Ville de Nice et la Métropole Nice Côte d'Azur ont montée en collaboration avec ce fameux programme. Il y a eu d'autres initiatives depuis. Cela correspond à notre stratégie Europe et à nos objectifs environnement de la Métropole Nice Côte d'Azur, en lien direct avec ce fameux Pacte vert ou *Green deal* de la Commission européenne que vous connaissez.

Le programme LIFE a vu ses objectifs renforcés puisqu'il est passé à environ 5,4 milliards d'euros. Vous le savez tous, la Région est l'autorité de gestion pour les

fonds européens. Nous allons entrer dans une nouvelle programmation 2021-2027, à laquelle vont souscrire également la Métropole Nice Côte d'Azur et la Ville de Nice.

Au-delà de ce fonds qui va être détaillé, il est important de rappeler à quel point l'Union européenne peut être présente au sein de la vie de nos concitoyens. Nous avons des objectifs environnementaux, qui seront détaillés, tels que la préservation des ressources et la préservation de la nature.

Il y a aussi l'initiative que vous connaissez peut-être, le Bauhaus, qui vise à récompenser les projets urbains alliant culture et environnement, là encore pour améliorer la qualité de vie de nos concitoyens. Là aussi, la Métropole Nice Côte d'Azur, avec le concours de la Région Sud, va se positionner pour capter des financements européens.

Un dernier mot et je ne serai pas plus longue, pour dire que nous avons inauguré voici un an un Centre Europe Direct, qui est une antenne de la Commission européenne à Nice. Il y en a trois en région sud : un à Marseille, un à Pertuis et un à Nice à présent. Ce centre a vocation à informer les citoyens sur l'actualité européenne et se situe en cœur de ville, derrière Notre-Dame, pas loin de Jean Médecin. Il a également vocation à accompagner tous les acteurs du territoire dans le montage de financements et de projets européens.

Nous sommes donc à votre disposition, que vous soyez entrepreneurs, du tissu associatif ou élus. Je ne sais pas si certains d'entre vous représentent les villes et les métropoles que vous avez citées. Sachez que vous pouvez compter sur nous. L'idée est de pouvoir faire vivre l'Europe sur le territoire et, encore une fois, que ce soit concret pour tous les citoyens.

Je vous remercie.

Applaudissements.

Julien DEZÉCOT : Merci, Madame ALTOUNIAN. Faire vivre l'Europe sur les territoires, nous avons bien compris le message.

Avant de passer la parole à Monsieur CHEMLA, j'en profite pour demander à celles et ceux qui ont un téléphone portable de bien vouloir avoir la bienveillance de les mettre en mode avion pour que nous puissions toutes et tous profiter au maximum des discours et de la parole des élus.

Monsieur CHEMLA, Vice-président de la Métropole Nice Côte d'Azur et Adjoint au Maire de Nice à la Santé, à l'Écologie et au Bien-être, c'est à vous.

Richard CHEMLA, Vice-président de la Métropole Nice Côte d'Azur et Adjoint au Maire de Nice à la Santé, à l'Écologie et au Bien-être : Bonjour, merci beaucoup.

Je suis très heureux de représenter Christian ESTROSI aujourd'hui, d'abord parce que je suis avec ma collègue, Magali, et avec Madame CLAUDIUS-PETIT.

Nous nous sommes souvent rencontrés en visioconférence, mais c'est agréable de voir que vous existez vraiment.

C'est aussi agréable quand la Région se déplace un peu plus à l'est, quand le centre de gravité marseillais bouge un peu. Vous savez, pour nous, niçois, cela nous fait toujours plaisir.

Je vais faire attention au risque législatif parce que nous sommes en campagne, mais Magali l'a un peu effleuré : cette Maison de l'Étudiant a été voulue par Graig MONETTI, qui est quelqu'un d'exceptionnel, un jeune exceptionnel, qui est en train de monter, même s'il fait déjà 2,06 mètres. Je voulais donc lui tirer un petit coup de chapeau.

Je fais une petite parenthèse, car vous avez parlé des téléphones portables. Je suis souvent extrêmement poli et je pense qu'être politique et poli, cela peut marcher. Vous verrez que je garderai mon téléphone parce que nous avons deux alertes : une alerte sécheresse et une alerte canicule, qui s'installe pour nos seniors. Je dois d'ailleurs rencontrer le Président ESTROSI dans quelques minutes à ce sujet pour essayer de proposer des séquences d'information. Excusez-moi donc pour mon téléphone. Sur ce, je referme la parenthèse.

Notre Président a été malin et visionnaire car, comme vous l'avez entendu, j'ai la délégation Santé et Environnement. Ce qui m'intéresse dans ce projet est qu'il permet de faire découvrir l'importance de la biodiversité et de l'environnement pour la santé.

Lorsque nous croisons la nature, lorsque nous voyons un dauphin ou une baleine car, chez nous, la mer fait partie de la ville, lorsque nous croisons un écureuil dans la rue, nous nous en étonnons et nous avons le cœur qui commence à battre. Nous voyons l'importance de l'environnement et de faire rentrer cette nature en ville. Nous le savons maintenant, toutes les publications le démontrent, que le fait de se promener dans un jardin, de toucher l'écorce d'un arbre, de rencontrer du vert plutôt que du béton, etc. influence énormément notre comportement, notre durée de vie et notre façon d'être. Il est donc important de ramener la notion de biodiversité dans la ville.

Avant de venir, je faisais un point sur la biodiversité avec Bruno DAVID, qui est le Président du Muséum national d'Histoire naturelle. Il n'y a rien de plus complexe à définir. Je sais qu'il y a un grand volet d'éducation, de sensibilisation et d'humilité. Nous avons besoin d'humilité aujourd'hui dans notre société. Vous le savez, nous classons les individus. Nous adorons le classement. Pour ma part, j'ai beaucoup travaillé sur le sommeil. Vous savez qu'aujourd'hui, plus vous dormez bien, plus vous êtes haut dans la chaîne des mammifères. Il y a aussi les gènes. Certains pensent que plus vous avez de gènes, plus vous êtes importants. C'est faux ! Nous avons 11 fois moins de gènes qu'une tulipe. J'espère que vous les verrez différemment après avoir pris connaissance de cette information. Nous ne pouvons donc pas faire un classement universitaire avec les gènes.

Par contre, les écosystèmes sont quelque chose d'essentiel. Nous retrouvons ici la nature au sein de la ville, comme quoi les relations sont essentielles. Quand nous

parlons d'écosystème, il s'agit des relations d'un individu avec tout son système, des relations d'un homme au sein d'une chaîne alimentaire, etc. Un grain de blé a 2 500 contacts au sein de sa chaîne. Je veux donc vous illustrer par cet exemple la complexité de la biodiversité. C'est cette biodiversité que nous devons protéger parce que nous sommes dedans, et non en haut. Chaque fois que nous enlevons une strate, nous nous fragilisons.

De plus, la biodiversité nous apporte du beau, du bien-être, de la détente, etc. Ces notions sont quand même nouvelles. Je vous engage à cet égard à lire les publications du Canada, pays très en avance sur ce sujet de l'écologie, du bien-être et de la santé. Ces publications démontrent l'importance d'avoir un monde vert et une ville verte. C'est ce que font la Région et l'Europe.

Madame CLAUDIUS-PETIT, je vous remercie d'avoir monté, suivi et poussé ce projet pour arriver à la fin d'un dossier merveilleux. Je dois aussi remercier tous nos services métropolitains qui sont là et qui ont fait un travail remarquable avec des fiches incroyables. Nous ne parlons jamais d'eux, mais la base de la biodiversité est aussi leur diversité, technique, administrative, etc.

Je voudrais terminer par une petite histoire amusante. La biodiversité ne signifie pas forcément couper complètement la ville. Vous êtes tous au courant de cette fameuse histoire aux États-Unis, qui ont failli manquer d'électricité parce qu'ils avaient chassé le lamantin de l'Hudson. Le lamantin est un animal merveilleux et herbivore, qui mange les jacinthes. Or les jacinthes se sont tellement multipliées qu'elles ont fini par boucher les entrées d'eau des centrales nucléaires à proximité. Pratiquement toutes les centrales nucléaires ont dû s'arrêter et couper le courant. Pour faire court, ils ont dû réintroduire le lamantin. Tout ceci pour vous dire que la biodiversité a sa place au sein de notre technique et de notre technologie. J'adore cette histoire et je la trouve merveilleuse. Il faut la raconter aux enfants. Le lamantin et la centrale nucléaire, comme quoi il ne faut pas chercher trop loin les complémentarités.

Je vous souhaite une très bonne journée et je vous remercie d'être venus pour assister à ce clap final.

Applaudissements.

Julien DEZÉCOT : Merci, Monsieur CHEMLA.

Madame Anne CLAUDIUS-PETIT, représentant le Président de la Région, Monsieur Renaud MUSELIER, c'est à vous.

Anne CLAUDIUS-PETIT, Conseillère régionale, Présidente de la Commission Transition énergétique, Stratégie déchets, Qualité de l'air et Présidente de l'Agence Régionale pour la Biodiversité et l'Environnement (ARBE) : Bonjour à toutes et à tous, je suis ravie d'être là en tant que Conseillère régionale. J'étais élue durant le premier mandat et j'ai pu suivre le pilotage de ce projet depuis le début. Je représente le Président de la Région, Renaud MUSELIER, et je suis également présente en tant que Présidente de l'Agence Régionale pour la Biodiversité

et l'Environnement, qui a pris sa part en fin de projet dans l'élaboration d'un programme de formation qui aura son importance pour la suite.

Ce projet Nature for City LIFE est un projet intéressant. Il est coordonné par la Région et financé à 60 % par le programme LIFE de la Commission européenne, avec les trois grandes métropoles de la région. Il y aura sûrement des choses à faire avec le Grand Avignon, qui n'est pas dans le projet, mais qui fait aussi énormément de choses pour la végétalisation. Nous le voyons avec l'Agence Régionale pour la Biodiversité et l'Environnement.

Nous avons également associé la Ville de Marseille et je remercie Perrine PRIGENT, qui est présente ce matin avec des agents de la ville. Vous avez cité par ailleurs l'Université d'Aix-Marseille, AtmoSud et le Bureau des Guides du GR 2013. Je voudrais aussi remercier chacune et chacun des participants à ce projet parce que leur participation a vraiment constitué tout l'intérêt et la richesse de ce projet, dont les volets sont complémentaires et très intéressants. Il ne s'arrête pas à une interrogation sur les moyens de renaturer la ville.

Pour résumer, ce projet a pour objectif de former, informer et sensibiliser tous les acteurs de la ville aux services rendus par la nature à la ville pour son adaptation aux changements climatiques. Ce forum est organisé aujourd'hui en partenariat avec la Métropole Nice Côte d'Azur, que je remercie pour son accueil, et la Ville de Nice dans le cadre de la clôture du projet, mais aussi en lien avec la présidence française de l'Europe et les 30 ans du programme européen LIFE.

C'est l'occasion pour moi d'affirmer l'engagement fort du Président Renaud MUSELIER et de la Région Sud pour l'adaptation des villes face aux changements climatiques, notamment par le développement de la nature en ville. Il s'agit de faire une restitution et une synthèse commune des actions menées pendant les cinq années du projet, de démontrer comment le projet Nature for City LIFE a permis d'adapter la ville aux changements climatiques et de s'inscrire dans des projets de ville résiliente. C'est aussi une belle occasion de rassembler les participants régionaux aux actions du projet, dont un certain nombre d'élus, de techniciens des secteurs publics et privés et des habitants, et de les remercier, afin qu'ils communiquent sur leur retour d'expérience du projet et, plus largement, sur la question du rôle de la nature en ville et la prise en compte de la biodiversité et ses moyens d'intégration dans les aménagements urbains à la fois sur le moyen et le long terme, ainsi que dans les documents de planification. Nous revenons toujours à ces éléments de planification de la transition écologique, qui sont indispensables.

Nous sommes en train de préparer ce que nous appelons l'*after* LIFE, car la Commission européenne attend des projets qu'elle finance la répliquabilité des actions et la diffusion des expériences. Il s'agit de prendre acte de ce qui n'a pas fonctionné et de capitaliser sur ce qui a fonctionné. J'ai déjà évoqué les formations proposées par l'Agence Régionale pour la Biodiversité et l'Environnement à l'attention des élus et des techniciens à la demande de la Région dans le cadre de ce projet.

Plus largement, en conclusion, je voudrais resituer ce projet Nature for City LIFE dans la stratégie régionale qui est le plan Climat. Vous savez que le premier plan Climat a été voté en 2017 et que nous l'avons renouvelé pour trois ans en avril 2021, toujours avec cette idée de garder une Cop d'avance qui est chère au Président MUSELIER. Nous avons identifié cinq piliers : l'air, la mer, la terre, les énergies et les déchets, avec un objectif transversal qui est le bien-être. Nous pouvons le relier à la santé et à l'environnement. Nous voyons bien comment ce plan Climat et cette journée se resituent dans un contexte de sécheresse et de canicule. Nous en parlions tout à l'heure avec Monsieur ARMENGAUD d'AtmoSud car, souvent, avec la canicule et les fortes chaleurs, nous observons des pics de pollution. Je crois d'ailleurs que le Vaucluse est déjà en alerte, et les Bouches-du-Rhône en sont proches. Nous voyons bien comment tous les sujets que nous allons aborder aujourd'hui en clôture de ce projet très important se situent dans un contexte particulièrement crucial. Une fois de plus, nous sommes un peu au pied du mur et nous voyons à quel point les changements climatiques sont présents. Ce n'est pas dans 5, 10 ou 20 ans, mais aujourd'hui. Nous savons aussi quels sont les impacts sur la santé de nos concitoyens. Vous parliez des seniors, mais les jeunes enfants et les personnes fragiles ayant des difficultés respiratoires souffrent également des pics de pollution et de la chaleur de manière générale. Nous savons aussi que nous dormons moins bien en période de canicule. Nous sommes tous touchés, quels que soient notre âge et notre état de santé.

J'ai été très intéressée dès le début par la richesse des différents volets. Il s'agit à la fois de faire prendre conscience aux citoyens, mais aussi aux techniciens et aux élus, de la nature en ville. Ce n'est pas seulement se faire plaisir avec quelques arbres, mais voir quels services peuvent être rendus pour le bien-être, la santé, la diminution des pollutions, la diminution de la chaleur ressentie et, plus largement, imaginer la ville de demain. En effet, si nous souffrons beaucoup de ces changements climatiques aujourd'hui, c'est parce que les villes, telles qu'elles ont été conçues voici des dizaines, voire des centaines d'années, ont assez peu changé. Nous avons encore beaucoup à faire pour en tenir compte.

Je trouve intéressant de pouvoir relier cette journée avec les visites que nous aurons cet après-midi. Nous serons vraiment dans le concret. J'ai d'ailleurs prévu de faire la visite du Paillon parce que c'est un projet intéressant dans une ville qui n'est pas forcément conçue pour. Il y a d'autres projets de ce type à Marseille autour du parc des Aygalades. J'espère pouvoir faire renaître le ruisseau des Aygalades et en faire profiter tout un quartier. Il y a des choses à imaginer qui, je pense, bénéficieront à tous les habitants et, plus largement, à tous les citoyens et aux visiteurs de notre belle région Provence-Alpes-Côte d'Azur.

Je vous remercie de votre participation au forum de clôture et au projet en général si vous étiez là tout au long des cinq années. J'espère que nous nous retrouverons dans les années à venir pour l'*after* LIFE et d'autres projets autour de la nature en ville.

Applaudissements.

Julien DEZÉCOT : Merci à tous les trois pour ces mots d’ouverture. Effectivement, aujourd’hui, la question de l’urgence climatique ne fait plus débat. La question de l’ombre dans nos villes est plus que d’actualité.

Voici maintenant, le déroulé de ce forum. Nous aurons ce matin un retour sur les cinq années de travail du programme Nature for City LIFE dans l’amphithéâtre. À 12 heures 30, nous aurons un temps d’échanges informel autour d’un buffet déjeunatoire, puis trois balades d’une heure seront proposées cet après-midi afin d’illustrer ce qui a pu être fait dans le cadre de LIFE sur la thématique de la nature en ville.

Vous savez tout et il est temps à présent d’opérer un pas de côté pour vous faire ce retour sur le projet Nature for City LIFE. Nous allons donc cheminer avec le projet. Pour ce faire, nous avons un travail de restitution tout à fait original du Bureau des Guides du GR 2013. J’ai le plaisir de recevoir Julie DE MUER, cofondatrice et coordonnatrice du projet, et Antoine DEVILLET, chargé de projet au Bureau des Guides du GR 2013. Vous allez nous emmener en balade pour découvrir les 5 années du programme Nature for City LIFE.

Si j’ai bien compris, ce parcours interroge, au travers de ses multiples actions, les relations avec le vivant, mais aussi les manières de coopérer. La coopération est une clé essentielle. Cette séquence permettra également de restituer les résultats du projet, avec un certain nombre de porteurs et d’intervenants, en explorant l’idée d’un chemin parcouru dans une géographie partagée.

Je vous laisse la main, vous allez partir en voyage. Merci.

2. Retour sur le projet Nature for City LIFE – Cheminer le projet

Julie DE MUER, Cofondatrice du Bureau des Guides du GR 2013 et coordinatrice du projet : Bonjour à tout le monde. Nous sommes le Bureau des Guides. Je précise tout d’abord que nous ne sommes pas des experts de l’animation de ce type de manifestation en salle, mais plutôt des adeptes du plein air.

Si nous remettons le terme de guide dans son contexte de randonnée, celui-ci recouvre une autre signification, qui est celle d’accompagnateur. Nous avons donc envie de vous proposer aujourd’hui un petit pas de côté dans ce cadre très institutionnel du forum de clôture de cinq ans de programme. J’en profite profiter pour demander à Marie-Caroline et à Régine de nous rejoindre. J’aurais aimé appeler Sébastien RUVIRA, de Toulon Provence Métropole, qui sera notre grand fantôme aujourd’hui, alors qu’il a œuvré pour ce projet. Je ne sais pas si c’est politiquement très correct de le dire, mais je le dirai quand même : il n’a pas eu l’autorisation de venir. C’est d’ailleurs l’un de nos sujets : comment travailler avec les institutions ? Comment, vous, qui êtes dans les institutions, arriver à travailler avec la gouvernance de vos espaces ? En tout cas, nous aurons une petite pensée pour Sébastien.

J’en reviens à l’accompagnement. Nous avons eu envie collectivement de vous proposer un pas de côté, qui traduit bien ce que nous avons vécu. Nous sortons quand

même du Covid, qui a bouleversé nos corps et nos manières de réfléchir, notamment par rapport au vivant, mais aussi nos manières de travailler. Cette crise a posé de nombreuses difficultés et de contraintes, en particulier au niveau du cadre institutionnel. Néanmoins, ces difficultés ont aussi renforcé certaines solidarités au sein même du projet et ont généré des formes d'interaction qui n'allaient pas de soi. Du coup, il y a eu une sorte de micmac entre le sujet, ce que nous avons traversé ensemble, etc., et nous avons eu envie d'éviter le comité de pilotage en *live* pour ce forum de clôture.

Je pense qu'un certain nombre d'entre vous connaissent déjà les programmes européens, qui proposent des cadres extrêmement intéressants et des espaces apaisés pour travailler ensemble et de manière transversale. Cependant, il y a aussi des contraintes fortes au niveau des rendus. Nous avons et vous avez fait beaucoup de comités techniques et de pilotage, qui se sont succédé en visio. Les forums se succèdent également. Nous avons déjà fait un forum voici 15 jours à Toulon. Et si nous faisons un peu autrement pour raconter les histoires que nous avons vécues de manière un peu plus vivante ? Le projet s'appelle quand même LIFE. Pourrions-nous être un peu plus vivants ce matin ?

Nous allons donc essayer, Antoine et moi, avec vous, de vous restituer ces cinq années. C'est quand même une mise en commun et il faut peut-être se laisser traverser par d'autres énergies que celles de l'auditorium et de la tribune. Nous allons donc essayer de partager et de cheminer dans ce sentier en étant vos accompagnateurs de conversation. Est-ce que le terme vous va ? Voilà pour notre petite introduction, un peu longue tout compte fait.

J'ai avec moi Régine VIOTTI, qui va peut-être se présenter en deux mots. En effet, j'ai oublié vos titres. Je ne vais pas annoncer chaque fois vos fonctions, parce que j'oublie. Pour moi, Régine représente la Métropole Nice Côte d'Azur LIFE. Je te laisse te présenter.

Régine VIOTTI, Chargée de projet à la Métropole Nice Côte d'Azur : Je représente donc la Métropole Nice Côte d'Azur LIFE. Je suis chargée de projet au sein de la division Nature, mer et biodiversité de la Direction de l'Environnement de la Métropole Nice Côte d'Azur. J'ai eu l'honneur de travailler aux côtés de la Région durant cinq ans sur ce programme, qui m'a appris énormément de choses. Nous sommes là pour les partager avec vous aujourd'hui.

Marie-Caroline VALLON, Chargée de mission à la Direction de la Transition énergétique et des Territoires, Région Sud : Je suis Marie-Caroline VALLON, Direction de la Transition énergétique et des Territoires de la Région Sud. Je représente la partie aménagement, énergie et changements climatiques de ce projet, qui est porté par mes collègues de la Direction de la Biodiversité et de la Mer, notamment du service Parcs et Biodiversité. Je suis un petit bout de l'équipe. Il y a Karin, ceux qui sont dans la salle et ceux qui étaient là, comme Anaïs, Quentin, Jean-Paul, etc. qui ont été rédacteurs à l'initiative du projet. Nous sommes vraiment dans un projet collectif. Il y a aussi tous les partenaires.

Je suis arrivée en 2017 sur le projet. J'ai cheminé tout du long durant cinq ans sur à peu près toutes les actions, même si j'ai porté plus spécifiquement le MOOC, les ateliers de mobilisation citoyenne et des volets un peu techniques.

Antoine DEVILLET, Chargé de projet au Bureau des Guides du GR 2013 :

Nous pouvons également évoquer Sébastien, qui s'est occupé de Nature for City LIFE sur Toulon. Je ne sais pas si vous connaissez son titre exact.

Marie-Caroline VALLON : Il est Chef de projet Urbanisme durable à la Direction de l'Aménagement des Projets urbains à Toulon Provence Métropole. Il a été notre interlocuteur sur tout le volet animation du projet et il a pris en main la question de l'itinérance. Nous en parlerons, un sentier de grande randonnée s'est construit sur Toulon grâce à lui. Il a pleinement porté le dossier.

Julie DE MUER : Avant de commencer à cheminer dans le projet, comme nous sommes à Nice, nous avons souhaité partager ce qui s'est fait plus spécifiquement sur ce territoire. Cela va nous éviter de passer trop de temps à vous expliquer chaque action. Nous avons pensé que Nice pourrait devenir notre ambassadeur commun pour restituer les actions de ce programme, à travers un joli petit film de quelques minutes. Je vous tire d'ailleurs mon chapeau pour avoir mis autant de choses en quelques minutes. Je vous propose donc de commencer par voir ce petit film qui va à la fois parler d'ici et présenter le programme, avant de cheminer au fil des retours d'expérience.

Un film est projeté à l'auditoire.

Antoine DEVILLET : Comme l'a dit Julie juste avant la projection du film, c'est aussi l'occasion pour nous d'honorer l'accueil qui nous est fait par la Métropole de Nice Côte d'Azur. Nous sommes arrivés avant-hier soir pour découvrir un peu plus cette ville que nous n'avions que peu visitée à travers le programme Nature for City LIFE jusqu'alors. Nous avons hâte de profiter des balades cet après-midi, car la ville pose déjà question dans ce qu'elle peut nous raconter et dans sa manière d'associer la nature.

Nous voulions aussi prendre deux minutes pour rebalayer les grands thèmes présentés dans ce film, qui permet de poser les grandes questions transversales qui ont été abordées dans le cadre du programme.

Un certain nombre de questions se posent, notamment au niveau de la pluridisciplinarité, des représentations que nous nous faisons de la nature, etc. Ces questions ne sont pas résolues, mais elles ont accompagné tout le programme. Nous sentons qu'il y a une appétence, une nécessité et un besoin d'aller vers la pluridisciplinarité. Le programme européen a été une mise à l'épreuve en quelque sorte, en incitant à aller vers la pluridisciplinarité et à trouver les bonnes manières d'articuler ensemble des pratiques qui ne se construisent pas spécialement ensemble.

À quoi pensons-nous quand on nous parle de nature, de ville, de réchauffement climatique, etc. ? Nous avons travaillé sur l'ensemble de ces thèmes à travers le

programme de balades. Il s'agissait de savoir ce qui était entendu par nature en ville, etc.

Lors de sa genèse, le Bureau des Guides du GR 2013 s'est aussi penché sur ces questions à partir de la création d'un sentier de randonnée. Comment s'articulent d'une certaine manière la nature et la ville ? Comment raconter cette histoire ? Est-ce qu'il faut remettre la nature en ville ? Nous avons rapidement constaté que l'un des grands enjeux consistait à arrêter la destruction de certains espaces de nature. Cette question a été très présente tout au long du programme. Parlons-nous toujours de nature en ville aujourd'hui ou plutôt de la manière dont la ville se construit dans la nature ? Il faut prendre le temps de réfléchir à toutes ces questions. Il y a également de nombreux questionnements dans le champ des sciences sociales, la philosophie, etc. sans oublier tout le travail fait par le LPED pour essayer de nommer et d'attraper tout ce que recouvre la nature en ville. Nous avons vu l'exemple des cours d'école. La nature en ville est aussi un endroit qui permet de se rendre vivant et de lire la présence du vivant.

Cela a déjà été dit plusieurs fois, mais il est important de se le remettre en tête ensemble : il fait peut-être frais dans la salle, mais il fait déjà très chaud dehors. Les journaux nous annoncent tous les jours une forte sécheresse. Nous sentons vraiment l'urgence de ce type de programme. Pourtant, je pense que nous avons toutes et tous vécu cette remarque sur le fait que nous en faisons trop autour de l'absence d'arbres, alors que nous voyons bien que tous ces microéléments sont connectés à l'immensité de la transformation climatique en cours. En lisant le journal niçois ce matin, nous avons appris que les éleveurs bradaient leurs agneaux parce qu'ils n'étaient pas sûrs de pouvoir les garder en vie plus longtemps.

Toutes les micro transformations de nos villes pour mieux accompagner ces phénomènes sont essentielles. Comment la nature nous apporte ses bienfaits ? Comment mieux résister aux changements climatiques ? Comment participer petit à petit à l'endigement ou plutôt au ralentissement des transformations ?

Le programme a cherché à répondre à ces différentes questions. Le petit film qui vient d'être projeté a permis de se replonger dans ces enjeux et de démontrer comment nous avons articulé notre réflexion sur les petites actions, la sensibilisation, la formation et le petit pas de côté par rapport à notre imaginaire et à notre perception d'une ville propre, d'un espace confortable, de la nature en ville, etc. Est-ce qu'il s'agit de mettre des potagers, des jardins ou des parcs paysagers ? Nous avons pris le temps de nous poser toutes ces questions.

Julie DE MUER : Du coup, pour essayer de partager toutes ces questions sans pour autant revenir dessus, nous avons réfléchi à un support. En effet, il est quand même compliqué de faire ce pas de côté, d'envisager cette transversalité et cette articulation. La modernité, nos institutions, la manière dont nous pensons et la manière dont tout est organisé nous ramènent vers un cadre défini. Comment se désorienter pour se réorienter autrement ? Pour cela, il faut des cartes.

Le Bureau des guides du GR 2013 distribue des cartes à l'assemblée.

Nous avons donc décidé, au lieu de proposer un fil conducteur, de vous raconter toutes les petites choses que nous avons vécues durant cinq ans. Elles peuvent paraître anecdotiques, mais elles font le socle et le travail en commun de ce programme. Un certain nombre d'entre nous a d'ailleurs eu l'impression qu'elles ont permis de transformer notre pratique, notre rapport à la nature en ville, etc.

Nous avons tenté de fabriquer le pays du LIFE. Ne cherchez pas dans cette carte les rendus de TPM, de la Métropole de Nice ou d'AMP. Il s'agit d'une contrée imaginaire, qui rassemble une partie de nos histoires et de vos histoires, des situations et des personnages, humains ou non, dans laquelle nous avons cheminé.

Nous allons donc tenter dans l'heure et demie qui nous reste d'utiliser cette carte. Elle vous piégera peut-être un peu au début. Elle est belle, colorée, mais il faut essayer d'entrer dedans pour saisir tout son intérêt. Sinon, elle reste seulement jolie. Il y a quand même des numéros pour vous guider.

a) La jungle des capteurs

Julie DE MUER : La première étape est la jungle des capteurs. Je me tourne vers Marie-Caroline, qui est à l'origine de ce titre. Pourquoi cette jungle des capteurs ? Pour t'encourager, nous allons essayer de fabriquer une petite jungle derrière toi, ce qui permettra également à Alexandre de nous rejoindre.

Marie-Caroline VALLON : Je suis arrivée au début du projet, mais pas au moment de son écriture. Lorsque nous avons construit le programme, l'idée consistait à croiser les actions. Nous sommes dans un programme pluridisciplinaire, qui réinterroge la question de la nature en ville sous toutes ses approches sociologiques, artistiques, scientifiques, mais aussi sous l'angle de la biodiversité, de l'aménagement, etc. Nous sommes vraiment dans l'idée d'avoir un programme dans lequel toutes les sciences pouvaient se croiser, avec une réelle pluridisciplinarité.

Il s'agissait également de croiser toutes les données dont nous pouvions avoir besoin en tant qu'aménageurs, pour travailler sur les questions sociologiques, environnementales, d'urbanisme, etc. Il a été nécessaire de construire le projet en allant faire des balades dans des lieux concernés par des projets urbains, où il fallait installer des capteurs, réaliser des enquêtes sociologiques, etc.

L'idée consistait à croiser systématiquement l'ensemble des actions. Quand nous sommes arrivés au terme de ces cinq années s'est posée la question de ce forum de restitution. Nous nous sommes également interrogés sur la manière dont nous avons vécu ces années de travail au quotidien à temps plein et sur notre ressenti.

La première action du projet a consisté à monitorer des données. Ce n'est pas du tout sexy, j'en conviens. À cet effet, nous avons installé des capteurs, non pas dans des lieux de pollution atmosphérique comme un nœud autoroutier, mais dans un objectif de démonstration de la qualité de l'air dans les espaces verts. Nous avons aussi mis en place un monitoring socioéconomique avec des études sur la perception et le ressenti.

Cette première action s'est parfois apparentée à une jungle, parce qu'il a fallu trouver des sites et faire plein de choses. Parfois, quand vous écrivez des projets sur le papier, les choses peuvent sembler simples à dérouler, mais cela a été un peu la jungle pour l'action des capteurs. Alexandre a d'ailleurs sorti sa machette et a réussi à nous frayer un chemin au milieu de toutes les difficultés. Je vais le laisser raconter comment il a traversé la forêt amazonienne.

Alexandre ARMENGAUD, Chef de la coopération scientifique et internationale, AtmoSud : J'aime beaucoup cette expression de « jungle des capteurs ». En fait, nous allons vous raconter une histoire ce matin.

Aujourd'hui, AtmoSud est impliqué dans de nombreux projets de microcapteurs, ce qui n'était pas du tout le cas voici cinq ans. C'est incroyable l'évolution en quelques années. Maintenant, vous pouvez presque aller à la Fnac, sinon sur des sites chinois ou autres, pour récupérer votre propre capteur. Nous parlons à présent de capteur citoyen. Ce n'était pas le cas du tout voici cinq ans.

Quels capteurs choisir pour aller mesurer dans des endroits où, finalement, les concentrations escomptées et mesurées sont moindres ? Nous n'allions pas à la sortie de l'A8. Il a donc fallu choisir un modèle, mais aussi participer à des exercices d'intercomparaison avec nos amis parisiens. Nous avons le choix entre 25 modèles. Lequel prendre par rapport à notre projet et à l'objectif ? Ce n'était pas évident.

Nous étions donc confrontés à une jungle des capteurs, mais aussi une jungle administrative. Ce n'est pas marqué dans la carte, mais il n'a pas été évident de conventionner, nouer des partenariats, etc. Normalement, l'installation d'une station de référence par AtmoSud prend un an. Pour ce projet, nous avons installé 18 stations en trois ans, ce qui n'est pas si mal. Ce ne sont pas des stations de référence comme vous le verrez cet après-midi. Je vous encourage d'ailleurs à participer à cette balade. Vous aurez l'occasion de voir une station de référence en plein cœur du Vieux Nice, ainsi que les microcapteurs utilisés dans le cadre du projet.

Quelles complémentarités peuvent nous apporter les microcapteurs ? Je ne vais pas aller plus loin parce que nous allons vous montrer un film. Je vous passe la parole. Merci encore pour cette expression de « jungle des capteurs », qui correspond tout à fait à ce qui nous est arrivé.

Antoine DEVILLET : Pour commencer à défricher la jungle des capteurs, Alexandre a participé à la réalisation d'un petit clip vidéo qui présente assez bien tous les lieux où cette jungle a pu pousser. Nous allons le lancer.

Alexandre ARMENGAUD : Ce petit film a été réalisé avec les collectivités, Régine, Sébastien et Coralie. Ils nous ont beaucoup aidés. Julie nous a aussi proposé certains sites.

Un film est projeté à l'auditoire.

Applaudissements.

Antoine DEVILLET : Ce petit film nous a permis de voyager dans la région et de voir des images de Marseille, Toulon et Nice. Nous avons même eu la chance de voir Sébastien.

Alexandre va à présent explorer un peu plus en profondeur le sujet. Des questions se posent d'ores et déjà : de quelles données avons-nous besoin ? Comment calculer la pollution atmosphérique ? Comment situer cette pollution ? Comment transmettre et partager cette information ? Il s'agit souvent de graphes difficiles à lire, à comprendre, à traduire et à ressentir, même si nous en comprenons l'importance.

Alexandre, je te laisse la parole. Un *powerpoint* a été prévu.

Alexandre ARMENGAUD : En attendant le lancement du *powerpoint*, je souhaitais vous poser une question : avez-vous des microcapteurs mesurant la qualité de l'air intérieur chez vous ? Vous êtes-vous essayés à l'exercice ? Est-ce que quelqu'un a une petite station météo, achetée chez Nature et Découvertes ou ailleurs ? Personne ?

Julie DE MUER : Mes voisins et moi avons installé un microcapteur sur un terrain que nous essayons de préserver dans le quartier. Je ne gère pas la partie technique, mais cela illustre bien ce que tu disais tout à l'heure.

Alexandre ARMENGAUD : Il s'agit d'une tendance qui monte. Nous travaillons avec d'autres associations citoyennes qui installent ces microcapteurs. Ceux-ci produisent beaucoup de données. Qu'en faisons-nous ? Je vais vous illustrer mon propos.

Monitoring climatique et qualité de l'air est le nom officiel, mais il est vrai que « jungle des microcapteurs » est plus sympathique. Les 18 sites d'observation sont répartis sur les trois métropoles, même si je vous présente aujourd'hui une carte qui concerne seulement Nice. Nous sommes à côté du Parc des Bugadières, à Cagnes-sur-Mer, dans le Jardin botanique, la place Malaussena avec le jardin de la Buffa et la mairie annexe à Nice. Il y a aussi un microcapteur à Carros, sur le toit de l'école maternelle. Nous nous rendrons cet après-midi sur le site d'Arson pour vous montrer en 15 minutes les données que nous collectons.

En termes de livrables, nous avons bien installé 18 capteurs qui mesurent la température, l'humidité, l'ozone (NO₂) et les particules (inférieures à 10 µ et inférieures à 2,5 µ). Nous avons également une base de données.

Des pages *web* dédiées sont disponibles en plus du site Nature for City LIFE sur le site d'AtmoSud. Il y a également 18 affiches que nous remettrons aux collectivités, à qui il appartiendra de les positionner dans des endroits appropriés. L'idée consiste à les installer en lien avec les sentiers qui ont été créés, afin de relier les deux actions du projet. Voilà pour vous rappeler les livrables. Nous avons fait ce que nous nous étions engagés à faire.

Nous avons commencé à vous introduire cette aventure. Les capteurs ne sont pas arrivés en même temps en raison de la crise sanitaire, mais aussi de problèmes

électroniques. Une fois que nous les avons reçus, ils ne fonctionnaient pas correctement. Les panneaux solaires ne donnaient pas suffisamment d'énergie. Il y a eu des questionnements techniques. C'était bien la jungle.

La question de l'accès aux données s'est également posée. Maintenant que nous les avons, qu'en faisons-nous et que pouvons-nous en dire ? Nous allons les comparer avec celles de la station de référence. Il faut savoir que nous récupérons des données brutes des microcapteurs, qui devraient s'aligner parfaitement sur les valeurs références. Nous devrions avoir une même diagonale. Quand vous mettez deux capteurs au même endroit pour mesurer un même polluant, vous êtes censés avoir le même résultat. Or ce n'est pas du tout le cas ! Que faire ? Il faut filtrer et c'est tout le travail d'analyse que Fatima et Safsafi réalisent depuis le mois de mai. Il y a donc une filtration obligatoire, vous l'avez compris.

Une fois que cette étape est validée, la référence est le microcapteur. Sur Nice Arson, que nous verrons tout à l'heure, le dispositif fonctionne un peu mieux. Les données sont aujourd'hui correctes.

Vous avez à l'écran un autre exemple avec l'ozone. Encore une fois, vous constatez la nécessité de filtrer les données, de les valider et de les comparer aux données de référence AtmoSud.

En règle générale, les microcapteurs sont utilisés en mode quasi jetable. Les gens les installent, collectent des données sur 15 jours et c'est tout. Nous sommes partis pour une aventure un peu plus longue pour le projet LIFE. Nous avons donc deux ans de données, que vous pouvez voir à l'écran avec la courbe de référence en rouge et les relevés des microcapteurs en bleu. Normalement, les deux courbes devraient se suivre. Ce n'est pas du tout le cas. Il a donc été nécessaire de filtrer et valider à nouveau. Les résultats sont plus cohérents. Ce n'est pas parfait, mais nous y arrivons quand même.

Vous avez à présent un autre exemple de polluant, qu'il fallait vous montrer. En effet, ce n'est pas parce que vous avez installé des microcapteurs que vous avez gagné. Cela ne suffit pas et l'aventure continue.

Vous avez un autre exemple avec le polluant ozone, qui est très important. Je ne sais pas si vous le savez, mais nous observons depuis deux jours un pic de pollution terrible dans les Bouches-du-Rhône et le Vaucluse. Cela ne fait que commencer. Je vous rappelle que le réchauffement climatique génère des températures plus importantes. Nous atteignons 35 à 40 °C à Avignon en ce moment. Dès lors, le rayonnement UV, catalyseur de la photochimie, est extrêmement important. Du coup, si vous avez des composés organiques volatils d'industries, comme celles de l'Étang de Berre, et des oxydes d'azote issus du trafic routier, cette soupe chimique fabrique davantage d'ozone.

Une fois que nous avons réalisé ce travail de validation des données, nous pouvons regarder ce qu'il se passe, par exemple à Arson, par rapport aux autres sites de Malausséna, du Jardin botanique et du Jardin du rail. Nous observons que les taux d'oxyde d'azote dans ces parcs et jardins sont inférieurs à ceux de la pollution urbaine

du site d'Arson. Est-ce dû à la végétalisation ou au fait que ces microcapteurs sont positionnés dans des jardins et s'avèrent plus éloignés des sources de trafic routier ? Il faut creuser ce point. En tout cas, il est clair que nous avons observé moins de pollution au dioxyde d'azote dans les jardins.

Concernant l'*after* LIFE que nous aborderons après, ces capteurs peuvent avoir une certaine influence, sur un réseau routier donné par exemple. Les capteurs de Nature for City LIFE que vous voyez sur l'ensemble de la région ont été intégrés dans nos cartographies sur la pollution de l'air. Ces cartes ont une résolution à 25 mètres et vous pouvez les consulter sur le site d'AtmoSud.

J'ai pratiquement terminé. Vous avez à présent la carte de la concentration en dioxyde d'azote sur Nice. Je vous le dis parce que ce n'est pas évident à voir, vous avez la voie Mathis et l'autoroute A8 ici, ainsi que des microcapteurs. Nous avons assimilé les données dans le nouveau système que nous proposons. Il est possible d'intégrer les données des microcapteurs et de s'en servir par la suite pour améliorer la prévision au quotidien.

En conclusion, je voudrais juste vous poser une petite question. Vous voyez à l'écran une photo prise la semaine dernière à Athènes. Il s'agit d'une autre jungle urbaine. C'est quelque chose qui m'a sauté aux yeux. Est-ce le paysage que nous voulons pour le futur de nos villes ? Nous avons vu de magnifiques images de Nice tout à l'heure qui sont bien plus rassurantes. Je voulais simplement vous dire que plus la zone de végétation sera petite, plus nous aurons du mal à avoir une inflexion sur la qualité de l'air et les îlots de chaleur urbains. Entre parenthèses, Le Monde a publié aujourd'hui une carte des îlots de chaleur urbains des principales villes de France, que je vous engage à consulter. Vous verrez que, si les zones de végétation sont minuscules, nous aurons du mal à avoir une inflexion. Ainsi, si nous jouons la carte de la nature en ville, il faut la jouer à fond. C'est ce que je voulais vous dire.

J'ai terminé, je vous remercie. N'hésitez pas si vous avez des questions sur cette aventure.

Applaudissements.

Antoine DEVILLET : Merci beaucoup, Alexandre. Concernant les éventuelles questions, nous aurons un petit temps dédié plus tard pour discuter et revenir sur tout ce que nous avons entendu. Nous avons en effet un buffet déjeunatoire pour continuer à échanger.

Le fait que le projet des capteurs d'AtmoSud ne soit pas isolé, mais lié aux autres actions du dispositif Nature for City LIFE a permis de tirer des fils et de soulever des questions. Alexandre a présenté des données. Comment traiter la donnée ? Comment l'interpréter ? La diminution des polluants est-elle liée à l'éloignement des sources de pollution ou au rôle filtrateur de la nature ?

Comme l'a indiqué Marie-Caroline, le projet visait à installer des capteurs dans des endroits permettant également de croiser des données et, du coup, de voir l'impact réel l'impact réel de la nature en ville sur la pollution et les zones où il serait possible

de s'extraire un peu de la pollution. Cela permettra de cerner un possible rôle d'épurateur ou de diminution de la pollution.

Il est également intéressant de croiser ces données avec des données sociologiques. Nous en parlerons tout à l'heure, mais il y a aussi eu un volet d'enquêtes sociologiques porté par le LPED, qui s'est interrogé sur les représentations sociales de la nature en ville.

Cela nous amène à la question de la spatialisation. J'y ai pensé quand tu nous as montré les deux tâches. Souvent, quand nous pensons nature en ville, nous spatialisons des espaces délimités et définis comme nature en ville. Or nous savons également que d'autres éléments de nature en ville ont un impact, peut-être moins sur la pollution de l'air quand il s'agit de plantes sur un balcon. En tout cas, ces interrogations sur la donnée ont beaucoup traversé notre réflexion.

Je vous invite à regarder à nouveau la carte, qui oriente nos discussions aujourd'hui. Vous pouvez ainsi voir une girafe autour de la jungle des capteurs, qui nous annonce peut-être la faune de demain. Voilà pour la petite blague ! Vous avez autour de cette girafe des petits personnages vêtus d'étranges lunettes opaques. Ces lunettes sont un outil, un artefact, une construction du collectif SAFI, représenté aujourd'hui par Dalila. Il s'agissait ici de fabriquer des outils de réflexion pour nous permettre de voir des choses invisibles. Outre le travail scientifique porté par Alexandre, il y a tout un enjeu de perception et de sensibilisation. Ces lunettes filtrent la lumière et permettent de voir les pollens, ce qui sensibilise à la donnée. Dans le cadre du programme européen Nature for City LIFE, nous avons réalisé toute une série de balades autour de l'Étang de Berre. Vous voyez sur la carte une forme entourée d'industries et de raffineries, où nous avons organisé des balades avec l'Institut écocitoyen pour la connaissance des pollutions, qui travaille également avec AtmoSud. Ils utilisent les lichens pour illustrer la pollution. En effet, le lichen se nourrit presque exclusivement de ce qu'il filtre dans l'atmosphère. Il constitue donc un excellent indicateur de la qualité de l'air. Au-delà des données plus techniques, il est possible d'identifier d'autres traductions de la pollution, plus sensibles et plus visibles, pour approfondir cette question. Vous pouvez retrouver le récit de ces balades avec l'Institut écocitoyen dans les petits carnets de la Nature en ville.

b) La grande traversée de la formation

Julie DE MUER : Il est vrai que nous avons pas mal cheminé. Nous avons même navigué sur l'Étang de Berre, sur un petit bateau également construit avec le collectif SAFI. C'est une invitation à ressentir et à travailler le rapport à la donnée de manière un peu différente.

Qu'il s'agisse des données d'AtmoSud ou des données issues des lichens, ces éléments posent quand même la question de la nécessité de la production de connaissances, qui peut trouver davantage de sens si nous arrivons à articuler, par exemple, le lichen et les graphes que nous avons tout à l'heure. Souvent, dans le cadre des programmes de nature en ville, nous avons tendance à penser immédiatement à la

sensibilisation du citoyen. C'est l'habitant qu'il faudrait éduquer, parce qu'il ne comprend pas, il ne sait pas, etc.

Toutefois, je pense que nous avons tous constaté durant cette expérience que les habitants ne sont pas les seuls acteurs à sensibiliser. Nous sommes toutes et tous issus d'une trajectoire de la modernité qui n'a épargné personne, y compris les gens qui travaillent dans les institutions et les élus. L'Étang de Berre représente donc un lieu particulièrement intéressant, parce que le territoire lui-même traverser toute une série de problématiques de nature écologique qui, peut-être, l'oblige à se sensibiliser davantage à ces questions-là.

Je me demande si, parmi vous, par le plus grand des hasards, certaines personnes vivent près de l'Étang de Berre. Oui, c'est marrant, car vous êtes dans le même rang. Je ne savais pas que c'était aussi le cas pour vous.

De la salle : Oui, j'habite La Fare-les-Oliviers. Je suis également bénévole pour le suivi des lichens.

Julie DE MUER : D'accord. Vous pourrez peut-être nous faire part de votre retour. C'est magnifique le cheminement. Il permet de créer des liaisons et des articulations.

Je propose à Marie et à Victor, qui habitent dans cette contrée lointaine de Saint-Chamas à me rejoindre. Je ne sais pas si vous connaissez Saint-Chamas qui est une petite commune du pourtour de l'Étang de Berre. Il est vrai que toutes les communes ne se sont pas saisies et n'ont pas forcément participé au programme, qui demandait quand même une dynamique volontariste, mais les communes du pourtour de l'étang se sont davantage mobilisées. Ce n'est peut-être pas un hasard.

Je vais vous laisser vous présenter. Nous serions intéressés par entendre votre retour sur cette question du partage des connaissances, de la transmission et de la formation des élus. Vous allez nous dire que vous êtes entrés par un autre biais, mais ce sera intéressant à entendre.

Victor JOURNET, Adjoint au maire à la Transition écologique, Saint-Chamas : Nous avons l'impression de venir de la Sibérie plutôt que de Saint-Chamas tellement il faisait froid tout à l'heure. C'est plus appréciable maintenant.

Je suis Adjoint au Maire de Saint-Chamas, en charge des questions écologiques, de la participation citoyenne et de la transversalité. Nous sommes vraiment au cœur du sujet et du projet LIFE.

Marie TERACHET, Conseillère déléguée à la Biodiversité à la Ville de Saint-Chamas : Je suis Conseillère déléguée à la Biodiversité sur Saint-Chamas.

Victor JOURNET : Pour répondre à votre question, effectivement, nous n'avons pas de formation au départ. Nous apprenons sur le tas. C'est beaucoup grâce à Marie-Caroline, notre principale intermédiaire, que nous avons découvert le projet LIFE. C'est aussi grâce au Bureau des Guides que nous avons appris l'existence du projet LIFE. Nous avons été mis en lien et nous nous retrouvons aujourd'hui sur scène.

Nous avons également expérimenté le Ressentiscaphe. Vous parliez tout à l'heure de cette aventure sur l'Étang de Berre et c'était formidable. Nous espérons pouvoir vivre d'autres aventures avec ce bateau qui permet de ressentir la nature autrement.

Julie DE MUER : Nous allons revenir sur les ateliers, qui sont un autre canal de formation mis en place dans le cadre du programme. Nous y reviendrons tout à l'heure au travers d'exemples sur le territoire de Nice. D'ici là, vous pouvez peut-être témoigner de votre expérience. Nous aimerions avoir retour. J'en profite du coup pour inviter également sur scène Perrine PRIGENT. Y a-t-il d'autres élus ici ? Oui, madame.

De la salle : Je suis élue d'une commune près de Nice, qui fait partie de la métropole. J'ai suivi le MOOC de Nature for City LIFE. Je suis élue en charge de l'environnement.

Julie DE MUER : Vous pourrez peut-être nous faire part de votre retour sur le MOOC tout à l'heure.

Perrine a donc fait l'effort de venir de Marseille. J'invite également Audrey à nous rejoindre.

C'est l'avantage de ne pas être trop nombreux. Je pense que nous nous connaissons toutes et tous à la fin de la séquence. Nous aurons un buffet déjeunatoire d'autant plus sympathique.

Encore une fois, nous allons converser tout au long de la journée. Il y a des élus, c'est chouette ! Vous pourrez peut-être rebondir sur les interventions. Marie-Caroline, je parle sous ta gouverne, il me semble que le programme de formation des élus a été l'une des actions les plus compliquées dans la vie du programme. Il serait donc intéressant que les élus présents nous fassent part de leur retour d'expérience, ainsi que de leur regard sur les difficultés en matière de transmission et de formation à votre niveau.

Marie-Caroline VALLON : Il est vrai que nous avons appelé cet endroit dans la carte « la grande traversée de la formation » pour ne pas marquer « la grande traversée du désert », mais c'était presque l'idée.

La formation a constitué un axe structurant du projet. Karin et Sophie, qui ont porté plus spécifiquement cette action, pourront peut-être compléter. En effet, au début, nous nous sommes interrogés sur la manière d'attraper les élus. C'est une espèce particulièrement compliquée à attraper. Nous avons tout essayé pour les toucher (l'Association des Maires, etc.) pour les motiver et faire venir les convaincus non-pratiquants et les non convaincus non-pratiquants sur les enjeux de la nature en ville et de l'adaptation aux changements climatiques. Nous avons travaillé avec l'Agence Régionale pour la Biodiversité et l'Environnement, qui a créé des formations. Nous avons développé ce que j'ai appelé « la stratégie du coucou », c'est-à-dire que chaque fois que je voyais un nid d'élus, j'allais poser mes œufs et je leur parlais de nature en ville et d'adaptation aux changements climatiques.

Je ne sais pas si Karin souhaite compléter mon propos sur la manière dont nous avons abordé les élus.

Karin SANTELLI, Chef de projet Nature for City LIFE à la Région Sud :

Nous connaissons le rôle essentiel des élus pour impulser des actions relatives à la nature en ville. Il est vrai que cette action de formation n'a pas été facile à monter. Nous avons constaté à cette occasion qu'il y avait beaucoup de désarroi au niveau des élus pour appréhender ces enjeux de nature en ville et d'adaptation aux changements climatiques. L'ARBE s'est naturellement imposée comme formateur en la matière et nous avons construit un beau programme, constitué de 4 modules de formation, pour permettre aux élus de comprendre ces enjeux, de mettre les mains dans le cambouis et, surtout, de pouvoir mettre en œuvre sur leurs territoires des actions de nature en ville afin de lutter contre le changement climatique.

Je remercie donc l'ARBE, Agnès et Lisa, qui ne sont pas là et que je salue au passage. Elles font un travail remarquable pour impulser cette belle dynamique sur nos territoires.

Audrey MICHEL, Directrice de l'Agence Régionale pour la Biodiversité et l'Environnement : C'est très gentil. Je vais commencer par les excuser, car elles sont en visite aujourd'hui avec un groupe d'élus pour voir une réalisation exemplaire dans la ville d'Avignon sur la désimperméabilisation et la végétalisation d'une cour d'école. Vous le constatez, nous sommes en action.

La Région s'est donc rapprochée de l'agence, sachant que notre rôle consiste à accompagner les collectivités dans leurs projets de transition écologique et de préservation de la biodiversité sur le territoire. Nous nous interrogeons depuis une vingtaine d'années sur la mobilisation de nos décideurs en faveur de ces sujets. Nous avons testé de nombreuses actions, avec plus ou moins de succès. Quand la Région s'est adressée à nous, nous avons mis à disposition notre retour d'expérience et nous avons monté ensemble 4 modules, avec l'idée de viser un public particulier. Les élus sont aussi des personnes qui travaillent, ils sont très occupés. Il ne s'agissait donc pas de formation comme nous l'entendons en règle générale, c'est-à-dire professionnelle, que ce soit dans le privé ou dans le public. C'est très particulier. Nous devons nous rendre accessibles à ce public.

Nous avons ainsi mis en place 4 modules. Le premier est un module de sensibilisation, d'une durée d'une heure, qui explique les enjeux du changement climatique, l'impact sur la ville et le rôle des élus. Il s'agit donc d'une heure qu'il est possible de glisser n'importe quand, au cours d'une commission, d'une réunion, etc.

Le deuxième module prévoit une visite. Les personnes présentes le diront mieux que moi, mais nous avons observé que c'était quelque chose qui plaisait beaucoup. Les élus ont besoin de concret, ainsi que du retour d'expérience de pairs. Nous avons la chance d'avoir un certain nombre de programmes qui nous permettent d'identifier les collectivités en avance sur les sujets et d'organiser des visites exemplaires. Nous avons même des petits groupes d'élus engagés. Il faut mobiliser, faire de la communication, du *phoning*, se mettre en relation avec les associations de maires, etc. Nous avons eu

une très belle expérience dernièrement avec l'association départementale des élus (ATD 13), qui fait de la formation.

Le troisième module est un atelier déjeunatoire, sur un temps court, d'une demi-journée, avec un moment convivial. Cette action fonctionne très bien. L'élue est ici en mode actif.

Le quatrième module est un atelier d'approfondissement. Dans ce cadre, les équipes nous disent les thèmes qu'elles souhaitent travailler plus en profondeur, comme la désimperméabilisation des cours d'école par exemple. C'est ce que nous avons fait sur Saint-Chamas. Nous travaillons ensemble pour répondre à toutes les questions qu'une équipe municipale peut se poser pour déclencher un projet.

Ce programme de formation est récent. Le confinement a posé pas mal de problèmes. Nous sommes actuellement en plein déploiement, qui donne satisfaction. J'espère que cette démarche se poursuivra au-delà du programme.

Julie DE MUER : Perrine, nous ne vous avons pas encore présentée. Je vous laisse donc vous présenter et témoigner ou réagir sur les enjeux et les questions que nous avons commencé à déplier, les nécessités d'articulation, la pensée du complexe, etc. dans une ingénierie institutionnelle et politique. Qu'avez-vous envie de nous dire ?

Perrine PRIGENT, Conseillère municipale, Déléguée à la Valorisation du Patrimoine, à l'Amélioration des Espaces publics et à la Place de l'Eau de la Ville de Marseille : Je vais commencer par me présenter. Perrine PRIGENT, je suis Conseillère municipale à la Ville de Marseille, Déléguée à la Valorisation du Patrimoine, à l'Amélioration des Espaces publics et à la Place de l'Eau dans la ville. A priori, nous pourrions nous dire que, mis à part l'eau, la nature en ville n'est pas très près. L'eau est pourtant un élément transversal. Nous devrions également retrouver de la nature un peu partout en ville.

Vous l'avez compris, je suis une convaincue. Quand vous voulez avoir une formation en tant qu'élue, vous allez taper à la porte de celles et ceux qui vont l'ouvrir en premier. Je pense que l'un des premiers challenges dans la formation de mes camarades et de moi-même est de parvenir à toucher ceux qui en ont besoin. Pour ce faire, il faut s'appuyer sur ceux qui ont ouvert la porte afin qu'ils aillent prêcher la bonne parole en interne. Nous avons des systèmes d'échanges entre élus à cet effet.

La difficulté ensuite est qu'en règle générale, nous ne maîtrisons pas nos agendas. Des sujets s'imposent à nous, parfois de manière inattendue, encore plus pour ceux et celles qui ont conservé un emploi, dont je fais partie par ailleurs. Il est donc difficile pour nous de nous mobiliser sur des temps longs de formation. Comment aller à l'essentiel tout en étant pertinent et tout en apportant quelque chose ? Quand je suis une formation, je recherche de l'efficacité et la possibilité de m'ouvrir à des sujets que je n'envisageais pas nécessairement ou pour lesquels je ne fais pas suffisamment de liens. Les élus sont peut-être des bêtes bizarres, mais, comme tout le monde, nous ne sommes pas omniscients. Nous avons besoin de nous appuyer sur quelque chose. Je m'appuie d'ailleurs sur mes services à premier titre. Néanmoins, j'ai également besoin, pour nourrir ma relation avec les services municipaux, de découvrir des choses qui

viennent de l'extérieur et qui vont me donner envie de porter un projet politique ou de faire un pas de côté sur les projets que je porte pour pouvoir améliorer les choses. C'est tout l'enjeu de la formation des élus. C'est mon avis et c'est très personnel. Il faut être concis, efficace et donner à voir.

En outre, il faut aussi donner les outils. Encore une fois, c'est un retour très personnel, mais j'ai envie de travailler avec des outils. Certes, il faut construire des outils adaptés à notre situation, mais il ne faut pas partir de rien pour pouvoir gagner du temps sur le chemin à parcourir pour rester dans la métaphore.

Voilà tout ce qui s'impose à nous. Pour ma part, je n'ai pas participé aux formations qui ont été mises en place. J'ai juste témoigné dans l'un des webinaires sur les cours d'école.

Julie DE MUER : Il y a eu une fiche formation, notre fameuse fiche A, B, C, D. Nous avons encore une fois cheminé en partant d'une fiche pour passer à une autre, que nous avons raccrochée à autre chose. Nous nous sommes rencontrés grâce aux balades, qui ont fait le lien avec l'existence du programme. Des artistes ont produit une œuvre au milieu de tout cela. Nous voyons donc que quelque chose a créé de l'interaction au sein même du programme.

Vous êtes les témoins de cette complexité. Vous n'avez peut-être pas trouvé le chemin pour rejoindre les modules de formation qui vous auraient intéressé...

Victor JOURNET : Je me permets d'intervenir. Nous nous sommes réparti la tâche avec Marie, car j'ai mon emploi d'enseignant qui m'occupe beaucoup et je ne pouvais pas assister aux visites. Aujourd'hui, je pourrais, mais c'est Marie qui en profite et qui transmet ensuite son retour à l'ensemble du conseil municipal. Cela fait énormément évoluer les choses.

Le fait de marcher est essentiel. Marcher pour découvrir change les choses. Nous avons d'ailleurs repris cette initiative au niveau de la commune pour la faire découvrir aux enseignants. Nous leur faisons visiter notre ville, pour voir ce que nous essayons de mettre en place et toutes les petites choses que nous faisons au quotidien pour remettre de la nature en ville. Nous leur transmettons cela pour que les élèves se l'approprient, car ils sont le futur. C'est essentiel.

Les webinaires sont également utiles, même si nous ne pouvons pas assister à tous. Il est essentiel d'avoir ces formations. Nous vous remercions donc pour tout cela.

Marie peut témoigner aussi, car elle revient chaque fois avec plein d'idées, qui donnent parfois envie de déménager.

Marie TERACHER : Oui, d'autant plus que vous prêchez une convaincue. Le souci est la transmission à ceux qui sont un peu bornés. Nous voudrions leur dire d'ouvrir les yeux. Nous nous faisons parfois un peu railler quand nous demandons plus de végétation en ville parce que cela induit une multiplication d'agents et d'autres problématiques.

Victor JOURNET : Parfois, nous nous sentons un peu seuls. En effet, dans des petites villes comme Saint-Chamas, même si je sais que ce n'est pas toujours facile à Marseille, nous n'avons pas de services extraordinaires par leur quantité. Nous n'avons pas de service développement durable ou dédié à la protection de la nature, par exemple. Nous avons besoin de ces intermédiaires. Vous avez été un intermédiaire essentiel. Vous êtes le levier qui nous a permis de toucher une chose à laquelle nous n'aurions jamais pu accéder. Le programme LIFE nous a permis de faire des ateliers citoyens dans le cadre de la réhabilitation d'une route en périphérie de la ville. Cela a contribué à remettre de la nature dans le projet.

Perrine PRIGENT : Pour rebondir sur votre propos, nous avons besoin de ces allers-retours entre les manières de faire. C'est aussi ce qui va nous convaincre de faire. Les balades et les lunettes des abeilles sont juste des outils géniaux. Ce sont les choses très courtes, hyper techniques, qui donnent de la matière. Tout le panel des outils est intéressant en globalité, parce qu'un seul ne répondra pas à tout.

Julie DE MUER : C'est ce que nous avons essayé d'exprimer dans cette carte. La biodiversité peut être la diversité des formats, la diversité des outils et la diversité des possibilités d'interactions.

c) Et au milieu, coule un MOOC

Julie DE MUER : Je passe à présent à un autre outil de la boîte à outils du LIFE, dont les élus, les techniciens et les citoyens se sont pas mal saisis. Nous vous présentons donc, malgré l'absence de ses auteurs, le MOOC. En effet, le LPED et ses chercheurs n'ont pas pu nous rejoindre pour cause de rythme scolaire et de fin d'année extrêmement chargée. Depuis le début, nous voyons que le cheminement est compliqué avec une vraie jungle et nous arrivons à présent à un endroit qui s'appelle : « Et au milieu, coule un MOOC ».

Marie-Caroline VALLON : Je suis désolée, c'est encore moi, mais je ne suis pas seule dans le projet.

Antoine DEVILLET : Si les élus sont des animaux parfois difficiles à appréhender, les chercheuses et les chercheurs ont aussi des emplois du temps qui les rendent parfois très disponibles et parfois totalement inaccessibles.

Marie-Caroline VALLON : Le MOOC est une action dont la mise en place a été assez facile, même si l'écriture d'un cahier des charges pour faire des cours en ligne a été compliquée. Nous avons d'ailleurs eu le soutien de nos collègues de la commande publique en interne. En effet, ce n'est pas notre métier. Karin et Sophie peuvent en témoigner sur d'autres sujets. Nous découvrons parfois des sujets, dont nous n'avions pas imaginé la complexité administrative.

Nous nous sommes mis en rapport avec 4 laboratoires de recherche de l'Université d'Aix-Marseille : l'École Nationale Supérieure d'Architecture, l'École Nationale Supérieure de Paysage, l'Institut d'Urbanisme et le LPED. Cette démarche a reposé la question des universitaires et de leur rapport à la parole. Ils font des cours de

45 minutes à 1 heure 30 en amphithéâtre, les étudiants prennent des notes et lèvent le doigt à la fin. Pour LIFE, il s'agissait de synthétiser un propos en 4, 5 ou 10 minutes, construire un contenu pédagogique, filmer, etc. Nous avons débattu sur le décor et des points de détail comme la plante verte en plastique au début. Certains intervenants ne voulaient pas apparaître. Nous avons ainsi constaté que, parfois, la forme peut primer sur le fond.

Quoi qu'il en soit, le MOOC est intéressant dans sa structure. Nous avons créé deux parcours. Qui l'a suivi dans la salle ? Cela commence à faire un peu de monde. C'est bien. J'ai eu mon moment de gloire quand un adjoint aux finances m'a dit qu'il avait suivi le MOOC. Je me suis dit que c'était fantastique, car c'était exactement le cœur de cible. En effet, la question de la nature en ville ne constitue pas une problématique de direction des espaces verts, ni d'élus à l'eau ou à l'environnement. C'est une problématique qui concerne les finances, le nettoyage, la voirie, les grands travaux, le bâtiment, etc. Ce sont ces acteurs qui font notre nature en ville et notre ville.

Du coup, nous avons cheminé avec les universitaires pour trouver des intervenants au niveau national. Nous ne sommes pas allés jusqu'au niveau européen, mais nous avons quand même eu de grosses pointures. Nous avons aussi des retours d'expérience sur le territoire pour illustrer comment nous procédons. Il y a une session initiale et un parcours de perfectionnement, qui correspondent à la nature en ville et au changement climatique pour les nuls puis un second niveau pour les nuls ++. Quand nous leur avons annoncé notre intention, cela a heurté les sensibilités universitaires, histoire de les *teaser*.

Nous sommes ensuite entrés en production avec la rédaction de scripts et de scénarios, les tournages, la mise en boîte, les *time codes*, la bibliographie, les plateformes, la traduction, etc. Nous avons engagé des campagnes de communication. Le support des collègues, notamment Karin qui s'occupe de la communication depuis trois ans et du relais du MOOC, a été essentiel pour atteindre l'objectif de l'Europe. Nous avons des niveaux de performance en termes d'apprenants, aussi au niveau des collectivités.

Le MOOC est ouvert 24 h/24, 7 j/7, 365 jours par an sur cinq ans. Si des services des métropoles n'ont pas eu le temps de le terminer veulent le faire, il n'y a pas de problème. Il est ouvert à tout le monde. Vous pouvez également améliorer votre anglais, votre allemand, votre italien et votre espagnol.

Julie DE MUER : Pour finir sur le *teaser* du MOOC, c'est un outil vraiment super et durable. Nous voyons bien qu'il permet d'aborder les différentes situations dans lesquelles nous nous trouvons, du citoyen à l' élu en passant par le technicien. C'est un outil pour aller prêcher.

Marie-Caroline VALLON : C'est aussi un outil que nous avons conçu pour pouvoir accompagner une formation développée par l'Agence Régionale de la Biodiversité. Nous avons une vidéo sur l'Institut Écocitoyen de Fos sur la bio-indication par les lichens, mais nous pouvons aussi retrouver une vidéo d'Alexandre

nous parlant des capteurs ou bien une vidéo de Luc nous parlant du bon arbre au bon endroit. Le Bureau des guides a également pompé nos intervenants et les a détournés pour créer des MOOC marchés.

C'est la raison pour laquelle nous avons retenu la formulation « Et au milieu, coule le MOOC », parce qu'il a servi d'élément structurant.

Julie DE MUER : Il a quasiment construit un bassin versant.

Marie-Caroline VALLON : Je ne dirai pas qu'il a irrigué le projet, mais il a servi le projet tel qu'il a été écrit notamment par Quentin DILASSER et Jean-Paul MARIANI, qui ont tenu le stylo à l'origine en 2016. L'objectif était que les actions se répondent en créant un écosystème du LIFE pour faire, non pas plus de nature en ville, mais faire mieux dans une logique d'adaptation aux changements climatiques. Ce serait déjà pas mal.

Antoine DEVILLET : Pour les personnes qui n'ont pas encore suivi le MOOC, nous vous proposons de valider une session ensemble en visionnant une petite vidéo et en espérant susciter l'envie d'aller plus loin.

Julie DE MUER : Nous aurons ainsi une chercheuse parmi nous, qui est Marie-Laure LAMBERT.

Un MOOC est projeté à l'auditoire.

Applaudissements.

Marie-Caroline VALLON : 56 vidéos sont proposées dans le MOOC. À la fin du visionnage, nous ne pouvions plus entendre cette musique.

J'en profite pour remercier Valérie MONTES du LPED, qui a porté toute la partie scientifique et pédagogique, ainsi que la mobilisation de l'ensemble de la communauté des chercheurs ces dernières années. Si le MOOC coule aussi bien, c'est grâce à l'implication forte de la part du LPED pour en faire un véritable outil pédagogique au service de tous.

En tout cas, il y a eu des jours où nous ne pouvions plus entendre cette musique.

Antoine DEVILLET : Je pense que c'est l'un des retours que nous pouvons faire car même les personnes qui ont suivi le MOOC ont mentionné la musique.

Marie-Caroline VALLON : Je vous passe les détails, mais, pour la session initiale, le monteur a dû candidater à Universal Studios sans succès et pensait travailler sur Top Gun ou Mission impossible car il faisait des plans de coupe toutes les 10 secondes. C'était insupportable lors du visionnage. Nous avons passé une semaine à temps plein à lui faire refaire tous les plans de coupe chaque fois que les intervenants tournaient la tête. En tout cas, nous sommes désolés pour la musique et nous ferons mieux la prochaine fois.

Antoine DEVILLET : Ce MOOC n'en reste pas moins le résultat d'un travail de grande qualité.

Nous avons choisi de vous projeter la vidéo de Marie-Laure LAMBERT aujourd'hui pour plusieurs raisons. Il s'agit d'un format court, qui permettait d'aborder la question de la nature en ville sous un autre angle. Le MOOC n'est pas uniquement un outil de sensibilisation, qui met en avant les fleurs et les papillons, mais il permet aussi d'expliquer l'impact d'un certain héritage juridique et comment se saisir de leviers potentiels au sein de ce système pour agir, aussi bien au niveau des collectivités que des citoyennes et des citoyens. Les ressources complémentaires à cette vidéo présentent également tous les usages possibles du PLUI, du SCOT, etc. En effet, ces espaces sont parfois peu investis alors qu'ils font souvent l'objet d'enquêtes publiques et de concertations. Ce sont des espaces d'expression que nous ne connaissons pas toujours en tant qu'habitantes et habitants d'une ville. Cela fait partie des éléments qu'il est essentiel de faire circuler.

Julie DE MUER : Nous venons donc de voir que, du point de vue des chercheurs, le MOOC n'a pas été un exercice évident. Il leur a été également nécessaire de faire ce fameux pas de côté.

Nous poursuivons notre cheminement. Nous avons évoqué à plusieurs reprises la marche de manière métaphorique. Il s'agit d'un axe important du programme LIFE, qui met en avant les pratiques d'itinérance dans l'une de ses fiches. Ces pratiques ont été déclinées de diverses manières en fonction des métropoles. Nous allons prendre un petit moment pour marcher à partir du MOOC, qui a mobilisé des techniciens, des élus, des citoyens, etc. Il a également été décliné sous une forme marchée.

J'invite Dalila à nous rejoindre pour en parler. Nous avons donc marché un MOOC. Au regard de la temporalité du programme, qui apparaît relativement long, cela permet de tisser et tricoter des interactions, ainsi que des allers-retours entre des outils, des postures et des connaissances. Nous vous avons annoncé notre envie de partir en balade et c'est ce que nous allons faire en allant dans la salle. Cela nous permet également de vous partager un outil clé pour faire connaissance et converser en plein air.

d) Les pas de côté

Antoine DEVILLET : Nous vous présentons la Peopeo, qui est une enceinte itinérante réalisée par un collectif d'artisans marseillais. Nous la partageons avec d'autres collectifs sur Marseille. Cette chose un peu amusante nous permet de faire ce fameux pas de côté et de s'exprimer en grand nombre dans un espace extérieur.

Julie DE MUER : Vos oreilles vont s'adapter à ces deux sonorités. Peu à peu, celle-ci va disparaître et nous entrerons dans le doux son de la Peopeo.

J'invite également Agnès, marcheuse émérite des quartiers nord de Marseille, à nous rejoindre. Je pense que nous allons rencontrer d'autres personnes en chemin. Agnès, peux-tu nous raconter, en tant qu'habitante de Marseille, ton expérience de marche à Marseille ? En effet, si le LIFE a ce volet sur l'itinérance, c'est parce que Marseille a lancé le projet GR 2013, qui a donné lieu à la création d'une association, le Bureau des Guides du GR 2013, et d'un sentier initié et cocréé par des artistes, dont le

collectif SAFI. Ce projet a également engagé des dynamiques habitantes qui existaient dans le territoire depuis longtemps. Nous n'allons pas entrer dans le détail aujourd'hui, mais il y a une longue histoire de marche à Marseille qui a permis la création d'un sentier à l'occasion de l'année de la capitale européenne de la culture. Du coup, le lancement du LIFE a donné lieu à des rencontres. Il nous semble donc intéressant de repartir de la marche à Marseille en demandant à Agnès de nous faire part de son expérience et de son rapport au territoire.

Agnès JOUANAUD, membre du Bureau des Guides du GR 2013 : Je suis née à Marseille et j'ai bénéficié depuis ma plus tendre enfance de cette tradition de la marche. C'est quelque chose qui se pratique beaucoup. Il existe d'ailleurs une expression marseillaise selon laquelle les gens ne vont pas se promener, mais « *ils promènent* ». Nous promenons à Marseille. Il peut s'agir d'une petite marche autour du quartier comme d'une grande randonnée familiale, voire d'habitants d'un quartier. Ce sont des choses que je vis depuis toujours. C'est une façon de connaître son environnement, la région dans laquelle nous vivons, ses paysages, etc. Cela crée un lien émotionnel avec ce qui nous entoure.

Devenue adulte, mon rythme de vie a évolué et j'ai eu l'occasion de rencontrer le Bureau des Guides, avec ses pratiques de marche. Je me suis raccrochée à cette initiative avec un immense bonheur et, au-delà de ce bonheur, un réel bénéfice.

Pour parler du MOOC et de ce que j'en ai vécu, j'entends parler depuis ce matin d'outils. Nous voyons bien que c'est un terme que vous employez souvent. J'ai envie de vous dire comment je le perçois et comment je l'ai vécu. Je ne suis pas une chercheuse et je n'ai de comptes à rendre à personne. J'ai suivi le MOOC et écouté Marie-Laure LAMBERT, puis elle nous a accompagnés lors d'une balade un peu transversale, avec plusieurs objectifs. Nous avons donc eu une conversation marchée.

Suite à cette marche, les notions de PLU, PLUi, etc. sont devenues importantes dans mon quotidien. Je ne le dis pas pour rire, ce n'est pas une plaisanterie. Je ne suis pas qu'une marcheuse, je suis impliquée dans d'autres actions par ailleurs sur Marseille. Je participe à des revendications concernant des terrains sur lesquels nous voulons sauver le peu de nature en ville qui reste dans les quartiers nord, à Saint-Henri. J'ai toujours entendu dire qu'il fallait se saisir de tout ce qui était institutionnel et qui relevait du droit, etc. Nous y allons, mais à reculons parce que cet aspect des choses est pénible. Le MOOC et la conversation marchée ont cependant déclenché chez moi, comme d'autres, des initiatives de recherche, d'enquête, etc. Je me suis interrogée. Qu'est-ce que j'ai envie de savoir ? C'est du concret. J'enquête désormais de manière permanente pour comprendre les enjeux. Je parle aussi bien des aspects législatifs que d'autres sujets comme l'eau potable, l'agriculture marseillaise, ses origines, etc. La marche nous permet de traverser à la fois les paysages et les questions. Nous les traversons et les ressentons physiquement. De plus, c'est aidé et soutenu par un enseignement.

Au final, je me retrouve ici aujourd'hui et je pose des questions.

Applaudissements.

Dalila LADJAL, artiste et membre du collectif SAFI : Pourquoi faisons-nous tout cela ? Pour ces moments.

Je suis Dalila du collectif SAFI. Je parlerai aujourd'hui en mon nom et au nom des nombreux guides et accompagnateurs qui font justement le lien entre ce qui se passe dans vos services, ce que vous faites au quotidien, les moyens que vous avez pour mettre en place des initiatives qui permettront à la nature de réinvestir l'espace urbain, de se développer ou de ne pas se faire écraser par la ville et ce que les citoyens voient, apprécient, mais aussi leur connaissance du terrain. Notre mission est d'être des traits d'union. Nous sommes nombreux à le faire.

Je suis artiste plasticienne au départ et j'ai mis la marche au centre de mon expérience de plasticienne. La marche est quelque chose qui évite la mise en silo et qui permet de donner une dimension aux grandes questions de civilisation, afin de connecter les choses les unes aux autres. La marche est un endroit de connexion. Par exemple, quand vous marchez, vous traversez les questions de voirie, d'ombrage, de propreté, de qualité de l'air, de planification, de coût, d'impôts, etc. Toutes les questions ramènent à l'humain et au monde que nous habitons. La marche permet d'appréhender à l'échelle humaine de grandes questions politiques. Marcher collectivement permet de les apprécier ensemble et de faire réellement connaissance avec le monde que nous sommes en train de fabriquer. Ce qui est extraordinaire ici, c'est que nous sommes en train d'imaginer ensemble un monde pour demain, certes à petite échelle, mais cela a un impact. Il faut donc plonger totalement dans cette réflexion, avec tout notre corps et notre esprit. C'est quelque chose à partager avec le plus grand nombre possible.

Dans ce cadre, mon rôle est d'imaginer des outils qui permettront de vivre une expérience sensitive des espaces traversés. Nous faisons apparaître les petits points bleus sur le trait rouge que vous avez vus tout à l'heure. Il est possible de ressentir ces petits points soit par une gentille migraine à l'ozone, soit en faisant apparaître avec des lunettes spéciales qui permettent de voir comme une abeille. Il y a plein d'outils pour vivre charnellement la donnée. C'est un peu notre travail.

Julie DE MUER : Nous avons choisi la vidéo de Marie-Laure LAMBERT car c'est l'une des chercheuses qui a accepté de venir pratiquer et marcher avec nous avec son savoir. Peux-tu nous raconter à titre d'exemple ce trait d'union et pourquoi tu as choisi de lier cette démarche avec le MOOC ? Pourquoi marcher le MOOC ?

Dalila LADJAL : Je peux parler à la fois du MOOC et des dynamiques citoyennes auxquelles nous nous sommes raccrochés lors des balades. Nous pouvons proposer différents espaces de marche. Les lieux eux-mêmes auraient pu tracer le parcours. Néanmoins, nous avons essayé d'attacher les lieux et les dynamiques citoyennes. Il y a souvent des personnes qui habitent les lieux traversés. L'idée a donc consisté à faire en sorte d'accrocher les balades à des problématiques portées par les citoyens au quotidien, c'est-à-dire croiser les gens qui habitent là et échanger avec eux le savoir, comprendre et mettre en lien.

L'idée de marcher le MOOC visait à partager la connaissance des chercheurs. Nous les voyons dans les vidéos, mais comment les rencontrer en vrai, comme de vrais fans ? Il s'agissait aussi de faire atterrir cette connaissance dans une dynamique citoyenne. En l'occurrence, nous avons traversé Septèmes, qui porte un projet concernant la réhabilitation d'anciens espaces industriels. Ces lieux accueilleront de nouvelles activités avec l'installation de panneaux solaires. Quel est le droit ? Comment traverser des zones délaissées, très polluées, mais ouvertes à la libre circulation ? Ce sont des espaces dont les habitants se sont saisis. Des zones polluées qui deviennent des friches, nous en connaissons plein. Quand ces espaces redeviennent des zones d'enjeux pour les citoyens et pour les activités industrielles, comment faire pour les traverser ? Les personnes qui habitent aux alentours estiment que ce sont leur jardin. Ils découvrent à cette occasion que ce jardin peut être extrêmement pollué. Cependant, cela peut être un jardin mental. Comment accompagner cette interrogation profonde du renouvellement des énergies et du devenir des zones polluées ? Il est également nécessaire de trouver des espaces d'expansion de la nature et de côtoiement de la végétation. Il est possible de croiser toutes ces questions à partir de balades et de faire en sorte que des chercheurs viennent éclairer les grandes questions sur la production énergétique.

Nous l'avons vu, Marie-Laure LAMBERT nous donne des informations sur le droit, mais elle est également très impliquée sur les productions énergétiques. Nous pouvons croiser les différentes compétences des chercheurs, traverser les problématiques territoriales et les éclairer par leurs connaissances, mais aussi par la marche.

Julie DE MUER : Le temps passe et nous avons aussi envie de bouger un peu. Je ne vous connais pas, vous allez me désigner le chemin pour aller à votre rencontre. D'après le témoignage de Régine, il semblerait que le projet ait donné lieu à des ateliers, qui ont permis de révéler des désirs de chemin, qui ont ensuite nourri des ateliers citoyens, qui ont transformé la relation de certains techniciens avec leur travail, etc. Il semblerait que la réflexion ait pas mal circulé.

Sabine et Christine, je pense que vous avez eu un vécu assez transversal et non en silo. Pouvez-vous témoigner des actions de votre commune ? Comment vous êtes-vous saisis des ateliers et de la transversalité du programme ?

Christine BRIET, Responsable de la Gestion des Paysages du territoire communal de Carros : Je représente la collectivité de Carros. Je suis technicienne et je travaille avec la Métropole depuis fort longtemps. Je connaissais déjà les collègues du service qui portent le projet, ainsi que ma collègue de la Région. Ils sont venus spontanément vers nous pour nous proposer ce projet et quel bonheur d'y participer !

Avant tout, je tiens à dire qu'il faut convaincre, convaincre nos élus dans un premier temps. Les élus changent. Notre commune a beaucoup bougé sur le plan électoral récemment. Il est nécessaire d'expliquer, de réexpliquer, de convaincre et de saisir les opportunités qui nous sont offertes, tant au niveau de la formation qu'au niveau participatif. À cet égard, quand vous connaissez votre commune, vos collègues et que vous êtes persuadés du bien fondé des actions et des projets, c'est beaucoup plus

facile. Mon adhésion a donc été spontanée, mais il a fallu développer un véritable argumentaire pour intéresser, questionner et faire vivre le projet.

Il a également fallu réunir tous les services, y compris ceux auxquels nous ne pensions pas au départ. Quand vous nous avez proposé les visites, j'ai fait du porte-à-porte auprès des différents services municipaux pour obtenir des financements. C'est la clé de voûte de tout projet. Les collègues me répondaient qu'ils connaissaient déjà la commune, mais je leur avançais qu'il s'agissait d'autre chose. Je suis allée voir mes collègues des services des sports, qui sont des passeurs d'histoires avec nos enfants, et le collègue de l'accueil, qui habite peut-être notre commune, mais qui ne la connaît pas pour autant. J'ai constaté qu'en réunissant toutes ces personnes lors de visites de terrain, cela a soulevé des questions. En effet, bien des collègues ne connaissaient pas la commune au final. Ils m'ont ainsi remercié de les avoir secoués et de les avoir fait sortir de leurs petits prés carrés pour découvrir leur ville.

Nous poursuivons le travail. Le prérequis est d'aimer ce que l'on fait. Pour ma part, je suis déjà convaincue. C'est donc plus facile. Je suis également un dinosaure de la mairie, puisque j'y suis entrée à 17 ans et que j'en ai plus de 50 ans aujourd'hui. J'ai la chance de connaître tout le monde. Je suis une convaincue parce que je suis tombée dans la terre et dans l'agriculture toute petite, mais il y en a de moins en moins aujourd'hui. Je travaille à la réinstallation des agriculteurs, à mettre en lien avec les services du Conseil départemental, qui ont créé de beaux sentiers de randonnée, à replanter la forêt qui a brûlé en 2017, à passer des partenariats avec les lycées, à tendre la main aux collèges et aux écoles, etc.

Le LIFE a été une belle histoire et nous comptons la poursuivre.

Julie DE MUER : Merci. Une autre personne souhaitait intervenir, allez-y.

Hajer BEJAOU, architecte et Sous-directeur de l'Aménagement urbain de la Ville de Nabeul, Tunisie : Merci beaucoup. Je me présente, Hajer BEJAOU, architecte et Sous-directeur de l'Aménagement urbain. Je viens aujourd'hui tout spécialement pour ce forum de la Tunisie et je représente la commune de Nabeul, qui est une ville touristique très active sur les thématiques d'adaptation au changement climatique et vulnérable aux inondations, à la pollution, etc.

Dans le cadre du projet Nature for City LIFE, nous avons pu obtenir des financements grâce à des subventions de la Commission européenne. Nous avons ainsi pu suivre quelques formations en ligne, pour lesquelles nous vous félicitons.

Je saisis aujourd'hui l'opportunité d'être en présence de différentes agences et institutions pour pouvoir signer des conventions, des partenariats et des jumelages afin de bénéficier des acquis de ce projet et le répliquer en Tunisie. Je vous remercie.

Julie DE MUER : Vous voyez, c'est un bon exemple de ce qui se passe en échangeant. Si vous restez tout le temps dans une salle, il se passera à peu près ce que vous aviez prévu. Quand vous marchez, vous faites des rencontres. Vous avez peut-être prévu quelque chose et, d'un coup, quelqu'un vous interpelle et la conversation se crée. Conversation est un mot que nous utilisons souvent car nous y croyons beaucoup.

Comme le disait Dalila tout à l'heure sur les liens à faire, il faut aussi accepter que certains liens doivent se faire sans le savoir en amont.

Je reviens à mon cheminement pour passer à présent le micro à Sabine, qui a une autre perception. J'ai trouvé que l'histoire de l'Ariane était très intéressante. Je vous propose d'entendre son témoignage.

Sabine GRAS, Cheffe de service Renouvellement urbain à la Métropole Nice Côte d'Azur : Merci. Je témoigne également de l'intérêt de participer au programme Nature for City LIFE. Je suis également convaincue de l'importance de cette thématique, qui doit pouvoir rayonner sur tous les projets urbains.

Je suis Cheffe de service Renouvellement urbain à la Métropole NCA. Je m'occupe des quartiers prioritaires, donc des quartiers populaires, sur lesquels nous avons des conventions avec l'ANRU pour réaliser des transformations d'ampleur. La question du développement durable est au cœur de ces projets urbains, mais, souvent, la dimension sociale et la dimension économique sont davantage prises en compte par rapport à la dimension environnementale. Nous observons peut-être un changement dans les nouveaux projets, sachant que la question environnementale est de plus en plus prégnante.

Sur le quartier de l'Ariane, il existe un potentiel de nature très important, à proximité des grandes tours et des barres très présentes dans le paysage urbain. L'un des axes du projet urbain vise à révéler un peu plus cette nature à proximité et de faire participer beaucoup plus les habitants à cette nature en ville. Nous avons une colline très proche, ainsi que Le Paillon qui, malheureusement, est sec la plupart du temps. Il y a donc une végétation très présente au printemps et qui doit pouvoir se révéler à travers le programme.

Ce sujet a été mis en avant à la fois par le diagnostic urbain du projet et les habitants, qui souhaitent révéler cette nature. Comment faire en sorte pour partager cette nature proche à tous les habitants de l'Ariane ?

Comme tout projet urbain, nous avons un cadre partenarial très important. Tous les acteurs se réunissent régulièrement autour du projet. Nous avons également réussi à tisser des liens très importants avec les habitants au fil des années. Ils viennent à nos ateliers de co-construction du projet urbain.

Quand Régine a proposé de participer à ce programme, grâce à cette expérience de projet urbain, nous pouvions d'ores et déjà nous appuyer sur des acteurs disponibles et prêts à travailler avec nous sur cette question de la nature en ville. Concrètement, nous avons essayé de réaliser un sentier qui, certes, existait déjà, mais qui était un peu oublié, au niveau du quartier du Tripode. Ce sentier était peu entretenu, car d'autres sentiers plus faciles permettaient aussi d'accéder au parc des Tripodes. Les habitants trouvaient cela dommage et souhaitent que ce sentier soit restitué. Nous avons été pas mal perturbés par le Covid lors de la mise en place du projet alors que nous avons mobilisé tous les partenaires techniques. Tout s'est un peu délité, ce qui est dommage. Nous avons réussi à reprendre en 2022 afin de concrétiser le projet en travaillant sur d'autres projets en parallèle. Le sentier a ainsi pu être réalisé avec peu de travaux. Il

s'agissait surtout de débroussaillage, de menus travaux et de l'installation de petits panneaux qui ponctuent tout le sentier et qui permettent de découvrir la flore.

Julie DE MUER : Nous allons tout doucement nous diriger vers l'après. Quelqu'un a une question.

Sandrine MAESTRONI, membre de l'association GRAINN : Je représente l'association GRAINN. Votre intervention m'intéresse beaucoup et je voulais savoir si le projet se cantonnait à l'Ariane ou s'il touchait d'autres quartiers tels que l'écoquartier Gorbella en pleine évolution. Mon association est une association de riverains comme beaucoup d'autres à Nice, si ce n'est que les nouveaux immeubles Ray ont pu bénéficier d'un potager. Cela s'inscrit dans un projet de développement de la nature afin d'avoir une harmonie entre urbanisation et nature, dont nous avons cruellement besoin. Ce n'est pas une mode, mais vraiment une grande nécessité. Je suis donc contente de vous avoir entendue. Est-ce que ce projet s'appliquera à l'ensemble de la ville, s'il vous plaît ? Merci.

Antoine DEVILLET : Nous aurons un temps d'échanges lors du buffet déjeunatoire. Je vous propose donc de reprendre ce point à ce moment-là.

Pour revenir aux balades, je vous propose d'accélérer un peu le pas et de passer à TPM. C'est presque arrangeant que Sébastien ne soit pas là aujourd'hui. C'est une blague !

Est-il possible de lancer le diaporama de Toulon que Sébastien nous a transmis ? Oui.

TPM s'est saisie du sujet de l'itinérance au travers de la production d'un sentier, qui a favorisé la mise en relation des services et des différentes collectivités territoriales qui composent la métropole. L'idée ici a consisté à organiser toute une série de balades qui permettaient de faire émerger petit à petit un sentier métropolitain, c'est-à-dire un sentier qui traverse toute la métropole toulonnaise afin de raconter ce territoire et la nature qu'il abrite. C'était aussi en résonance avec le projet du GR 2013. Il s'agissait par ailleurs d'axer ce sentier et ces balades sur une série d'éléments structurants des villes toulonnaises comme les petits fleuves côtiers du Las, de l'Eygoutier, etc.

Vous avez à l'écran des photos des balades qui ont été réalisées notamment avec Paul-Hervé LAVESSIERE, qui a accompagné Sébastien dans la création de ce sentier. C'est un travail de longue haleine, qui est sur le point d'aboutir. Il y aura bientôt un sentier qui invitera à faire une série de boucles à travers la métropole toulonnaise. Ce projet a également permis d'explorer collectivement la métropole.

e) Des constructions comme CAIRN

Antoine DEVILLET : Si nous passons à la prochaine étape de notre carte, nous arrivons aux CAIRN. Quelles traces pérennes pouvons-nous laisser au terme de ce projet Nature for City LIFE ? Le sentier est une trace. Il peut se prolonger par tout

un travail dans les cours d'école. Il est aussi possible d'y laisser des objets artistiques si vous avez envie. C'est le cas par exemple le long du sentier de Toulon, de Nice et du GR 2013.

Marie-Caroline VALLON : La création d'œuvres artistiques positionnées ensuite le long des sentiers marque cette itinérance et interpelle. C'est aussi un sujet sur lequel nous étions sollicités par la Commission européenne qui attend des restitutions. Il nous a ainsi été demandé de parler de l'investissement artistique avec cette mobilisation citoyenne. C'est une autre manière d'embarquer et de mettre tout le monde sur le même bateau, qu'il s'agisse des convaincus non-pratiquants ou de ceux qui sont favorables à la nature en ville, mais chez le voisin. Victor, Perrine, Alexandra de Cagnes, Christine, Thomas et tous ceux qui ont participé aux ateliers ont travaillé sur les différentes manières d'embarquer ceux qui trouvent la nature en ville super chez le voisin pour lutter contre le changement climatique.

Il est vrai que l'investissement artistique et le fait de vivre physiquement la question de la nature en ville sont particulièrement intéressants. Je le dis en plaisantant, mais nous avons utilisé les balades contées avec les habitants pour récolter leurs compétences et l'*user experience* pour parler en technolanguage.

Du coup, nous avons ces investissements artistiques, quatre sur le territoire de la métropole marseillaise, autant sur Toulon, et sous une forme différente sur Nice, qui marqueront le programme.

Nous avons aussi une exposition. J'en profite d'ailleurs pour présenter mes plus plates excuses à ma collègue Nadège de l'équipe projet, que je n'ai pas citée tout à l'heure, et qui pilote cette exposition. Vous pouvez la voir à l'extérieur. Chaque métropole s'est dotée d'une exposition, avec un outil de mobilisation citoyenne. C'est elle qui gère le sujet, qui anime, compte, etc.

Qu'est-ce que je voulais vous dire d'autre ? Nous avons passé l'étape de l'arbre à palabres. J'en viens au mot outil, que nous avons beaucoup utilisé. Comme l'a dit Perrine PRIGENT, il faut pouvoir équiper les citoyens, les élus et les techniciens, parfois avec des outils méthodologiques, parfois avec des réalisations artistiques, sensibles, etc. Je pense notamment aux livres du Bureau des Guides, aux balades contées, aux fiches méthodologiques, aux webinaires comme celui sur la désimperméabilisation des cours d'école en partenariat avec l'Agence Régionale de la Biodiversité, etc. Il s'agit de laisser des petits cailloux sur les belles photos de Toulon.

Julie DE MUER : Si nous avions eu un peu plus de temps, nous aurions pu développer notre pensée critique et d'autres endroits de la carte. Il aurait été intéressant de se pencher sur les difficultés que nous avons rencontrées pour mener le projet des constructions comme CAIRN et définir les formes adaptées pour les petits cailloux à semer. Là encore, les contraintes administratives et institutionnelles ont pesé. Par exemple, nous avons du mal à définir une temporalité pour tout le travail de conversation sur Marseille, avec tout ce que cela implique en termes de mobilité, d'enquêtes, etc. pour les intégrer dans un cahier des charges. Des modalités de production administrative se sont imposées pour définir un objet, qui dépendait d'une

série d'enjeux réglementaires d'aménagement. C'est quelque chose qui nous a mis en difficulté.

Dans l'idéal, nous aurions aimé activer des constructions par la marche. Or elles arriveront une fois le programme fini.

Ces problématiques de temporalité illustrent la complexité à laquelle nous serons toutes et tous confrontés par la suite pour mettre en place les transversalités opérantes et les dispositifs structurels. À notre échelle, pour parler de notre retour d'expérience face à ce cadre institutionnel européen très compliqué pour nous, il a fallu jouer des coudes collectivement pour pouvoir travailler sur des éditions et des outils. Je ne parle pas seulement au sens métaphorique, car il a fallu fabriquer des choses. Ce n'était pas prévu au départ et je remercie la Région d'avoir soutenu l'évolution des matrices.

À titre d'exemple, le collectif SAFI a fabriqué des objets plus mobiles qu'une installation complexe comme un aménagement, que nous pouvons laisser en circulation. Vous trouverez d'ailleurs à la sortie des choses que nous avons réalisées nous-mêmes, parfois un peu bricolées, qui permettent de documenter et de laisser des traces.

Tous ces petits cailloux, que nous avons appelés CAIRN dans la carte, illustrent la nécessité de se poser.

Marie-Caroline VALLON : Nous avons des outils techniques, papier, etc. Le programme a induit des changements de posture. Je me souviens de l'une des premières balades sur Cagnes avec Monsieur le Maire. Alexandra avait réuni l'ensemble des services de la ville pour construire ce projet de nature en ville. Le maire nous avait alors dit que les élus l'avaient justement élu pour qu'il décide, et non pour leur demander leur avis. Finalement, nous sommes partis sur de la mobilisation citoyenne au cours de la mandature suivante parce qu'il avait senti que les choses avaient bougé et qu'il était nécessaire de se reposer les questions d'urgence climatique, de nature en ville, etc.

Nous avons ainsi mis, non pas un petit caillou, mais une petite graine qui a poussé. Nous le voyons aussi sur Marseille, avec la Direction des parcs et jardins qui va lancer un marché pour se faire accompagner sur la question de la mobilisation citoyenne. C'est une belle suite du projet.

Julie DE MUER : Marie-Caroline nous permet de rebondir à présent sur la suite, car il ne nous reste que peu de temps. Ce serait chouette que Perrine, Frédéric, Alexandre, etc., et tous ceux qui ont envie de nous dire quelque chose sur la suite du chemin participent. C'est un peu jargonnant, mais nous appelons cette étape l'*after* LIFE pour l'instant. C'est le terme de la Commission. Je ne sais pas quel nom nous pourrions trouver par la suite. C'est quand même bizarre de parler de quelque chose après la vie. Nous allons donc parler de la vie d'après avec ceux qui auraient des choses à nous confier et à nous témoigner.

f) Le belvédère des enquêtes

Antoine DEVILLET : En attendant que tout le monde nous rejoigne, je précise que nous avons sauté quelques étapes et que nous sommes passés un peu rapidement sur un point assez important qui est le belvédère des enquêtes. Il s'agit du retour sociologique sur l'expérience du LIFE, qui a été mené entre autres avec le LPED. Ce retour sur l'initiative du LIFE a été très éclairant. Malheureusement, les personnes qui ont réalisé les enquêtes ne pouvaient pas être parmi nous aujourd'hui. De plus, les derniers résultats sont toujours en cours de traitement. Il y aura sans doute un autre temps de restitution des enquêtes sociologiques qui ont accompagné le programme Nature for City LIFE pour nous éclairer.

Je pense que nous avons déjà croisé pas mal d'éléments issus de ces enquêtes aujourd'hui, notamment sur la perception de la nature en ville. A priori, tout le monde est plutôt favorable à la nature en ville. Cependant, quand il s'agit de se mettre d'accord sur ce qu'est la nature en ville et sur la nature qu'on souhaite voir se développer, il y a finalement très peu d'unanimité. La définition de la nature en ville continue à évoluer.

Autre élément intéressant, l'enquête socioéconomique s'est articulée autour de plusieurs volets, dont un volet sur les citoyens qui ont bénéficié du programme et un volet sur les techniciens et les élus. Il semble que ce qui amène un élu ou une élue, un technicien ou une technicienne, à se saisir du programme et à imaginer des actions de nature en ville va des services écosystémiques aux bienfaits apportés par la nature. Beaucoup ont également retenu la sociabilisation, avec la nature en ville comme un espace de sociabilisation.

Il ressort également des premiers retours de l'enquête sociologique que la valorisation est un élément important, à préciser ensuite avec la restitution finale. Parfois, la nature en ville a tendance à être réduite à une simple valorisation de l'espace urbain. Les enjeux de sociabilité et d'adaptation au réchauffement climatique sont moins mis en avant. Les derniers retours permettront de préciser en quoi le programme a permis quelques inflexions dans nos imaginaires de la nature en ville.

Julie DE MUER : Comme le chemin du LIFE est amené à se poursuivre, Karin va nous dire comment l'après est abordé. Ce sera le dernier retour, qui nous permettra de nous projeter.

g) La suite du chemin

Karin SANTELLI : Notre projet s'achève et l'Europe nous impose de continuer durant les cinq ans à venir. Nous sommes donc repartis jusqu'en 2028 avec le projet *after* LIFE. L'idée est de consolider dans le temps certaines actions menées avec les partenaires. Cela fait plusieurs mois que nous travaillons sur une feuille de route collective pour envisager ensemble les actions à pérenniser.

Nous avons identifié un certain nombre d'actions, telles que le *monitoring* climatique. Nous allons continuer à travailler sur les enquêtes sociologiques avec le LPED. Nous poursuivons le travail de méthodologie au niveau des ateliers.

Nous allons également poursuivre notre exposition itinérante en dupliquant plusieurs exemplaires pour qu'elle puisse se pérenniser et doter la Ville de Marseille. Nous continuerons à alimenter notre site internet. Nous ferons aussi en sorte que le MOOC soit en libre accès.

Nous mènerons donc tout un panel d'actions qui permettront de consolider dans le temps les objectifs du projet. Un comité de pilotage devrait se tenir à la rentrée pour faire en sorte que chaque collectivité puisse s'engager par délibération sur cette feuille de route collective et ancrer des résultats dans le temps.

Je passe la parole à Alexandre.

Alexandre ARMENGAUD : Nous avons traversé la jungle des capteurs. Les capteurs mesurant la température, l'humidité, etc. ne nécessitent pas d'intervention humaine pour fonctionner correctement dans le temps. Par contre, en ce qui concerne les gaz, on ne mesure pas la qualité de l'air sans intervenir. Il est nécessaire de calibrer régulièrement les capteurs, sinon votre information décline petit à petit, voire commence à se fausser.

Nous avons réfléchi à différentes solutions. Le souci est le remplacement de ces fameuses cellules électrochimiques qui nous renseignent sur la qualité de l'air enregistrée par les microcapteurs.

Nous espérons que l'initiative des sentiers se poursuivra. En tout cas, nous avons la main sur la page sur laquelle renvoie le QR code des affiches indiquant les microcapteurs. Derrière, AtmoSud peut s'adapter et mettre en place des outils d'information pour garantir une continuité. Les affiches sur les sentiers continueront durant de longues années à renvoyer vers une page d'AtmoSud, qui informera la population. Le citoyen qui activera le QR code aura toujours une information valide pendant 10 ans.

Je vais souvent dans le Mercantour où il y a des panneaux d'information sur tel ou tel projet en faveur de la préservation de la biodiversité. Vous arrivez, vous flashez le QR code et vous arrivez sur une page d'information. Nous avons donc fait attention à ce que cette action se poursuive. Je suis content, nous assurons les arrières.

Par contre, je n'ai pas encore toutes les solutions pour garantir le bon fonctionnement des microcapteurs durant plusieurs années. Ce n'est pas encore le cas, même si nous avons résolu certains soucis au niveau des batteries et des panneaux solaires. Il faudra quand même remplacer certaines cellules à un moment donné comme il faut bien remplacer certaines pièces d'une voiture. Sans financement de l'Europe, il faudra mettre un peu la main au porte-monnaie. Nous allons réfléchir.

Julie DE MUER : Il faudra composer avec la sobriété de nos moyens.

Alexandre ARMENGAUD : En tout cas, nous pouvons nous appuyer sur ce qui a été fait pour continuer. Le réseau de surveillance des stations permanentes d'AtmoSud poursuit son activité. Nous avons apporté beaucoup de choses et il serait dommage de s'arrêter à mi-chemin. Il faudra trouver des solutions. Merci.

Régine VIOTTI : Avant de rentrer dans l'*after* LIFE, je voudrais d'ores et déjà adresser mes remerciements les plus sincères et les plus chaleureux à nos collègues de la Région, avec lesquels nous travaillons depuis 5 ans, pour tout le travail réalisé et à venir.

Je remercie également mes collègues de Cagnes-sur-Mer, Carros et Nice, Alexandra MACARIO, Christine BRIET et Sabine GRAS pour tout le travail réalisé ensemble et qui reste à terminer. Nous avons encore du boulot !

Enfin, un remerciement spécial à Thomas, qui m'a accompagnée sur tous les ateliers. Malheureusement, nous n'avons pas eu le temps d'en parler parce qu'il a fallu accélérer la marche, mais je tenais à le remercier pour son accompagnement.

Merci également à tous les collègues des communes concernés qui m'ont accompagnée sur les ateliers, mais aussi sur la réalisation des sentiers. Je ne sais pas si la dame qui a posé la question tout à l'heure est toujours là, mais il y a également un sentier en cours de réalisation sur le Ray-Gorbella. Nous allons éditer des petites plaquettes pour inviter à l'utiliser et sensibiliser au rôle de la nature en ville dans l'adaptation au changement climatique. Encore un grand merci à tous.

Pour ce qui est de l'*after* LIFE, nous allons continuer à développer les sentiers, peut-être sur d'autres communes de la métropole. Nous verrons par la suite. Nous continuerons à porter les animations, sachant que le territoire Nice Côte d'Azur réalise ces sentiers en interne et les anime en direct, même s'il recourt à un prestataire. Nous envisageons également une partie concernant l'accompagnement à la médiation environnementale pour aider à porter nos projets environnementaux.

Perrine PRIGENT : Je m'associe à vos remerciements, notamment envers la Région. La Ville de Marseille est entrée très tardivement dans le programme LIFE en 2020. Il y a eu une très grande réactivité pour nous laisser de la place sur ce qui était encore réalisable. Nous avons donc saisi l'occasion.

Je vais quand même dire quelques mots sur l'arbre à palabres, parce qu'il est important d'en parler, y compris au niveau de la façon de faire. La nature en ville est quelque chose de très sensible et remettre cette sensibilité dans les espaces urbains, c'est imposer des manières de faire différentes aux élus — qui sont des bêtes à part — aux services et aux citoyens qui pratiquent l'espace public au quotidien, qui le vivent et qui le font vivre. C'est un aspect très central car, sans les habitants, nous ne sommes rien et nous ferions des choses qui n'auraient pas d'utilité. Pour faire quelque chose d'utile, il est impératif de se fonder sur l'expertise d'usage. C'est du langage technocratique, mais c'est aussi la pratique du quotidien. C'est savoir de quoi nous avons besoin, les sujets qui posent question et les points qui posent problème pour trouver ensemble un chemin. Nous revenons au chemin.

À notre niveau, nous nous sommes saisis de la partie ateliers et concertation. Nous avons utilisé la Région et son prestataire, que nous remercions au passage. Patricia ANDRÉ et Anne-Laure BRUN-BUISSON ont fait un travail extraordinaire et très fin, qui nous a beaucoup aidés à enclencher les projets sur des dynamiques que nous n'avions pas en interne.

Politiquement, la Ville de Marseille a un objectif très clair, qui est de construire tous les projets avec les habitants et les usagers. Néanmoins, entre l'intention politique et la déclinaison opérationnelle, il y a quand même des pas à faire. Le LIFE nous a permis d'enclencher tout cela, sur les désimperméabilisations des cours d'école et des squares, qui étaient parfois imperméabilisés à 70 %, ainsi que sur des valorisations d'études extrêmement précieuses. Nous avons d'ailleurs une étude géniale sur le centre-ville historique résilient, qui démontre la nécessité d'avoir des espaces apaisés, avec un peu moins de voitures et un travail sur le sol, l'eau et le végétal comme solutions d'adaptation au changement climatique.

Le programme LIFE s'est donc posé en déblocage et en facilitation de nombreuses choses. Pour moi, c'est un vrai succès sur lequel il faut capitaliser. Évidemment, l'*after* LIFE pose question sur l'absence de financement, comme tous les LIFE, je pense. En tout cas, nous sommes très satisfaits de ce que nous avons accompli et nous sommes très volontaires pour continuer.

Frédéric JACQUES, Responsable Développement Durable à la Ville de Marseille : Je travaille au service Développement Durable de la Ville de Marseille, j'en suis le responsable. Je suis arrivé très tardivement dans le programme, en 2021. Je trouve qu'il crée du réseau entre les techniciens de structures, ce qui est très important. Il favorise également les échanges avec des structures, comme le GR 2013 sans qui nous n'aurions pas connu ces conversations marchées. Cela nous fait sortir des bureaux et nous permet de travailler autrement que sur des microgrammes, des millilitres, etc. Travailler dans un véritable espace, avec des gens et traverser les conversations sur un même pied d'égalité hors des bureaux, climatisés ou autre, est très intéressant.

Concernant l'*after* LIFE, la Ville dispose de parcelles à forte naturalité, gérées par nos services. Ce sont des sanctuaires connus ou totalement inconnus. Il faut savoir que, sur certaines petites parcelles d'un hectare, le LPED a trouvé plus de 43 espèces de gastéropodes, par exemple. C'est quelque chose d'extraordinaire en plein Marseille. Nous voudrions le faire savoir et ouvrir ces connaissances. Nous voulons nous débrouiller pour que les cheminements qui existent et les petits cailloux parsemés sur tout le territoire puissent perdurer. Il faudra trouver d'autres cheminements intéressants pour la population et d'autres histoires à raconter.

Anne CLAUDIUS-PETIT : Je voudrais remercier collectivement les animateurs du Bureau des guides, dont j'avais entendu parler. J'étais enceinte lors du GR 2013 et je n'ai pas trop pratiqué la marche cette année-là, puis le temps a passé. J'ai découvert vos actions, notamment avec ce programme. Je crois que vous avez également participé au débat public sur l'éolien flottant. En tout cas, j'ai trouvé le témoignage d'Agnès très intéressant.

Nous, élus, et les techniciens connaissons les problématiques et nous pensons parfois connaître les solutions, mais, il est difficile pour les citoyens et les habitants de s'approprier les sujets, de les comprendre et de participer aux enquêtes publiques, aux PLUi, etc. Nous sommes souvent dépités quand nous voyons la participation aux enquêtes publiques. Ce sont quand même des sujets compliqués.

Le témoignage d'Agnès m'a vraiment frappée. Avec la marche, vous avez trouvé le moyen que les gens s'intéressent à un sujet qui n'est pas simple. Dans le cadre de mon précédent mandat, j'ai beaucoup travaillé sur les déchets et l'économie circulaire. Les déchets sont un sujet extrêmement compliqué.

Je siège également à AtmoSud depuis six ans. La pollution de l'air est aussi un sujet très technique. Il n'est pas possible de répondre aux problématiques en supprimant la circulation, les bateaux de croisière, etc. Il faut agir sur de nombreux leviers. C'est difficile à faire passer, tant pour les élus que pour les techniciens.

Il faudrait d'ailleurs que j'expérimente l'une de vos marches, car vous arrivez à atteindre cet objectif d'intéresser les gens avec ce moyen. C'est vraiment de l'innovation humaine. L'innovation technologique, c'est bien, mais l'humain est indispensable. C'est particulièrement original. Cela répond à des attentes très fortes des citoyens aujourd'hui.

En conclusion, je pense que la Région trouve tout son rôle dans ce projet et dans la vie d'après. Il y aura d'autres projets. Le rôle de la Région et ses compétences ne sont pas toujours faciles à faire percevoir. En tout état de cause, avec ce projet, nous avons pu coordonner, mettre en réseau, animer et former. Nous voyons bien qu'il y a un enjeu de formation avec l'Agence Régionale pour la Biodiversité et l'Environnement.

Il y a aussi les visites. Dans le cadre d'un autre projet que LIFE, nous avons organisé des visites sur le thème des déchets et de l'économie circulaire. Je pense que les visites de terrain sont aussi une manière de former et de parler d'élus à élus, de partager les expériences, les difficultés, les possibilités de réplication en fonction du contexte, etc.

Beaucoup de choses ont été abordées ce matin. Vous avez pu synthétiser ce qui a été vécu et c'était vraiment intéressant. Je vous remercie donc pour ce partage et merci à tous ceux qui sont venus témoigner.

Pour la vie d'après, la Région va essayer de poursuivre ce rôle d'animation et de coordination. Nous le ferons avec grand plaisir. Comme je vous le disais au début de la rencontre, nous sommes face à des enjeux très forts pour notre région qui est un *hot spot* de biodiversité. Elle est aussi, comme tout le bassin méditerranéen, au premier rang du réchauffement climatique et des changements climatiques. Il faut s'y atteler ensemble. Il y a peut-être des coopérations à développer. Vous pourrez toujours vous adresser à la Région Sud sur ces thématiques. Pour les financements, nous ne pourrons pas nous tourner vers l'Europe cette fois, mais nous essaierons de trouver ensemble d'autres financements. J'ai cru comprendre que le gouvernement et le président de la République ont ce souhait de planification écologique et de positionner des

financements sur ce sujet. Nous allons essayer de mobiliser ces ressources. C'est aussi le rôle de la Région d'aller chercher les financements nécessaires là où ils se trouvent.

Applaudissements.

Julie DE MUER : Nous n'avons pas eu l'occasion de détailler l'arbre à palabres, mais nous allons palabrer ce midi et en marchant cet après-midi.

Je vais laisser le mot de la fin à Pierre-Charles.

Pierre-Charles MARIA, Président d'AtmoSud : Je suis Pierre-Charles MARIA, Président d'AtmoSud et professeur émérite, vu mon âge, à l'Université Nice-Côte d'Azur. Je n'osais pas intervenir après la conclusion d'Anne, mais je me suis souvenu d'un poème qui va très bien avec ce que nous avons entendu avec enthousiasme. Ce sont quelques vers du poète espagnol Antonio MACHADO. Nous avons parlé de marcheurs et de chemins. Antonio MACHADO a dit :

« Caminante, no hay camino,

Se hace camino al andar. »

« Marcheur, il n'y a pas de chemin,

Le chemin se trace en marchant. »

C'est bien ce que vous avez évoqué avec l'*after* LIFE. Nous devenons plus européens en faisant référence à Antonio MACHADO. Merci à tous.

Applaudissements.

Le forum s'achève à 12 heures 35.